

L'État, le Vote et la Liberté



L'État-Industrie

Par Nos Libertés le jeudi 14 août 2008

Par **Bernard Charbonneau**

Bernard Charbonneau (1910-1996) philosophe a connu les deux guerres mondiales du XXe siècle.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages et a été un précurseur en matière de réflexion sur les conséquences de la présence de plus en plus lourde de l'industrie sur tous les secteurs de la vie humaine. Certains estiment que c'est l'un des premiers écologistes français avec Jacques Ellul. Mais ce serait peut-être un peu réducteur de limiter la portée de sa pensée à l'écologie. Bernard Charbonneau parle de la liberté, c'est cela qui assez révolutionnaire, car la liberté n'est pas un sujet fréquemment abordé.

Ces livres ont été peu diffusés, il eut du mal à trouver des éditeurs. Ses idées ne collaient pas vraiment avec la propagande officielle et pouvaient déranger certains industriels. Quand quelqu'un propose au peuple d'être libre, on comprend que ce n'est pas forcément ce que vont diffuser les marchands de canons qui fabriquent les journaux. S'il n'y a plus d'ennemi, comment vendre des canons ?

En 1987, est publié "L'État" aux éditions Economica. Le livre sort, alors qu'il a été écrit en 1950. Il aura donc fallu attendre 37 ans à l'auteur, pour voir cette ouvrage publié. Ce qui est assez étonnant c'est de constater que son livre, qui date de 1950, n'a pas pris une ride. On dit parfois qu'un livre est une lettre à un ami.

Extraits :

"Rome a créé l'État, et aujourd'hui elle le crée encore. Rome reste pour nous au centre de l'Histoire. Parce qu'elle a fondé ce que l'Occident met instinctivement au premier plan : le pouvoir souverain, l'armée, le droit et les routes droites. Rome c'est le camp et le général, la province et la frontière, l'organisation politique. Notre univers."

[...]

"Plus tard, le pouvoir du seigneur n'était qu'un pouvoir parmi bien d'autres, il ne dépassait pas ce que sa main pouvait saisir. [...] L'instinct de domination n'arrivait pas

à créer l'appareil abstrait, qui pouvait seul le rendre durable. Avec l'homme finissait le règne. L'État n'avait ni centre, ni relations fixes, pas de capitale, pas d'administration pour y rattacher les provinces. [...] La société existait par elle-même; et c'est bien ce qui nous rend incompréhensible ce monde foisonnant et changeant, habitués que nous sommes à la rationalité des sociétés organisées par l'État. L'homme échappait au pouvoir politique. Trop bas pour être saisi par lui, la société paysanne, la tribu, le clan antique, la paroisse. [...] Bien au-dessus des rois étaient les hommes libres, ceux qui se nommaient nobles. Eux non plus ne devaient rien à personne en ce bas monde, sur leur terre, ils étaient fiers d'être et cela suffisait. Aussi impénétrable que la passivité du paysan primitif était l'orgueil de l'homme noble. En lui, irrésistibles et impures vivaient les passions de la jeunesse, le goût des coups, des jouissances violentes, la colère contre ce qui résiste. [...] Ce qu'il voyait, c'était l'être affirmé par sa solitude : le porteur du nom, le guerrier qui marche seul dans le combat contre un autre guerrier. Lui aussi était étranger à l'État. Le seul ordre collectif qu'il concevait c'était le rapport d'homme à homme, la relation personnelle de vassal à suzerain, le contrat que la main scelle en saisissant la main, l'obligation réciproque du serment qui lie celui qui commande aussi bien que celui qui sert. Et ce système de relations personnelles s'étendait jusqu'à un roi qui n'était, lui aussi, qu'un homme élu par d'autres. [...] C'est le meilleur de l'esprit noble qui a animé l'individualisme occidental dans sa lutte séculaire contre la servitude politique."

[...]

"L'ordre médiéval, tel que l'avait exprimé Saint-Thomas, soumettait le pouvoir civil aux principes chrétiens dont l'Église était chargée d'assurer le respect. Le souverain qui y portait atteinte n'était plus qu'un tyran. [...] En refusant au Pape le droit de juger sa politique, le roi assure, avec son indépendance vis-à-vis de l'Église, sa domination absolue sur ses sujets. Nous avons cru que c'était l'homme qui se libérait, c'était l'État."

[...]

"Autant qu'un progrès de l'esprit de liberté, il y a à l'origine de la Révolution française des individus de plus en plus seuls face à un Pouvoir de plus en plus fort. Sans paradoxe, on peut dire que la conception d'un gouvernement élu est née de l'impuissance progressive des hommes. À celui qui ne peut plus éviter la tyrannie, il reste encore de choisir son tyran."

[...]

"Le pouvoir n'est pas exercé et garanti par le peuple, mais cédé en bloc à un gouvernement qui se charge d'administrer le pays. Le pouvoir que le peuple délègue au gouvernement représentatif, c'est celui qu'il abandonnait au Roi. Cas si l'esprit de liberté a été assez fort pour pousser les Français du XVIIIe siècle à rejeter le despotisme gouvernemental, il n'a pas été assez lucide pour les mener à mettre durablement en question le despotisme administratif. [...] La nation choisit son maître, puis elle se tait. Par l'élection elle démissionne aussitôt d'un pouvoir qu'elle a possédé que l'éclair d'un instant. Cet acte d'abdication accompli, le peuple, s'il reste dans la légalité, est tout aussi passif que sous le règne d'un monarque absolu."

[...]

"Il n'y a pas de solution au problème de la liberté qu'au delà ou en deçà de l'État. Pour l'entrevoir, il aurait fallu que les révolutionnaires de 1789 réfléchissent non sur telle ou telle forme de gouvernement, mais sur l'État lui-même. Ce qui leur était impossible : parce qu'ils n'avaient pas notre terrible expérience des tyrannies politiques, parce qu'ils l'avaient suffisamment pour avoir été profondément marqués par l'institution monarchique."

[...]

"La Guerre règne, comme Robespierre lui-même l'avait prévu, d'elles naissent la dictature et toutes les institutions qu'elle commande. C'est elle qui est au centre, et non pas quelques idées."

[...]

"Le mythe de Napoléon n'existe que pour offrir une image de l'homme à une humanité excédée d'abstraction politique; pour fournir un objet vivant à son besoin

d'aimer et de servir. Chaque fois que progresse le mécanisme de la dictature, la personne du dictateur s'interpose pour nous le cacher. Pour un temps, dans le tonnerre romantique des canons : la tragédie et le héros. Et pour toujours dans le silence : l'administration et le code."

[...]

"Napoléon : « Le cœur de l'homme d'État doit être dans sa tête... L'homme fait pour les affaires et pour l'autorité ne connaît point les personnes. Il ne voit que les choses, leur poids et leurs conséquences... Les hommes sont comme les chiffres, ils n'ont de valeur que par leur position... Je ne m'amuse pas à compter les morts. »"

[...]

"Malgré le Concordat, l'Empire a manqué d'une base sociale, et malgré l'Université, il ne disposait pas encore des moyens de la fabriquer. La véritable autorité échappait à son chef, elle était dans l'Église, ou dans l'écrit. Le régime n'avait pas osé nier publiquement la tradition humaniste et chrétienne qui subsistait jusque dans l'Université elle-même. Cette tradition n'avait rien à voir avec le culte de l'État. Le tambour pouvait retentir dans la cour des lycées, la Bible et les classiques demeuraient autant de livres subversifs en puissance."

[...]

"Napoléon n'est plus. Mais ses juges et ses préfets sont restés pour servir deux monarchies, un empire et trois républiques. Comme s'ils poursuivaient tous la même fin, tous les régimes ont gardé un appareil administratif dont la raison d'être était de servir la volonté de puissance du dictateur."

[...]

"Le Peuple ne définit pas des lois, il crée des coutumes. Si vous voulez recevoir son enseignement, ne l'écoutez pas discourir politique, regardez-le vivre dans le travail et dans la fête. Sa liberté est moins dans le choix d'un gouvernement que dans la possibilité d'être lui-même, d'épanouir spontanément ses facultés créatrices dans une zone que n'atteint par la contrainte du pouvoir."

[...]

"Ce que dissimule le régime parlementaire ? Là où il est le plus stable, en Angleterre, la direction traditionnelle d'une aristocratie que renouvellent des éléments venus du peuple. En France, l'action d'une bureaucratie recrutée dans la haute bourgeoisie. Dans tous les pays capitalistes, l'influence occulte des féodalités économiques."

[...]

"La Révolution française a été menée par une infime minorité d'intellectuels bourgeois et d'ouvriers parisiens. La masse c'était alors la masse paysanne, par son ignorance et son égoïsme, a fait échouer le régime de liberté administrative et fiscale établi par la Constituante."

[...]

"Si on veut libérer le peuple de l'influence des médias, il ne suffira pas d'enlever la direction des journaux au grand capital, il faudra que quelques-unes aient le courage de refuser au nom du peuple le stupéfiant que le peuple réclame."

[...]

"Dans le régime parlementaire le peuple n'exerce pas le pouvoir. Il ne fait plus de lois, il ne gouverne plus, il ne juge plus. Mais il dépose un bulletin dans l'urne, sorte d'opération magique par laquelle il s'assure d'une liberté qui n'est plus dans ses actes quotidiens. C'est sous la forme de la démission que se manifeste la vie politique : démission du peuple entre les mains de ses représentants, démission de la majorité parlementaire entre les mains de son gouvernement, démission du gouvernement devant la nécessité politique incarnée par les grands commis de l'administration. En régime parlementaire, l'abdication de la volonté populaire se fait en détail et pour un temps limité entre les mains de quelques-unes. Dans le régime totalitaire, elle se fait d'un seul coup entre les mains d'un seul. [...] Ce qu'il y a de grave ce n'est pas l'acte de céder à l'État qui est inévitable, mais de tout lui abandonner en appelant cette aliénation Liberté."

[...]

"Parce que le mécontentement du peuple n'est pas assez exigeant pour aller jusqu'au

fond des choses, jusqu'à la volonté de ressaisir les pouvoirs qu'il avait aliénés, chaque élection ramène la même espérance : celle d'un gouvernement qui servirait enfin ceux qui l'ont désigné."

[...]

"La terrible erreur de la plupart des révolutionnaires, c'est d'avoir considéré la liberté comme une chose qui peut être fixée et donnée, d'avoir aliéné, en l'objectivant dans une forme politique, ce qui ne pouvait être que vécu par eux-mêmes. À leur tour ils ont perdu la vérité parce qu'ils l'ont placée dans l'État. À quoi bon défendre la liberté si la police la protège ? Il n'y a pas d'État libéral, mais des hommes libres. La liberté n'est pas donnée, elle se prend."

[...]

"L'esprit des bureaux est aux antipodes de l'esprit démocratique. Leur monde est le monde de la nécessité : il ne s'agit pas de discuter pour savoir si 2 et 2 font 4, ou s'il faut lever les vannes quand le fleuve est en crue, il faut le faire à l'instant voulu et c'est tout. Pour eux, l'autorité est dans les faits. La valeur d'un acte ne se juge pas en fonction de la liberté ou de la justice, mais par ses résultats."

[...]

"Dans la mesure où s'étend l'État s'étend la police. En France c'est la dictature bonapartiste qui lui a donné sa forme. [...] L'État moderne doit assurer le respect d'un nombre grandissant de lois, donc réprimer des délits de plus en plus nombreux. Les transports, l'industrie, l'hygiène deviennent affaire de police : dans toute fonction sociale qui se politise doit pénétrer le policier. Là où les vérités religieuses font place à une morale de l'Utile, la Police doit inévitablement passer au premier plan. L'ordre dans la rue, de condition pratique devient Vérité. L'agent ne veille plus sur des biens mais sur le Bien. Alors de simple fonctionnaire il devient champion de l'Ordre. À l'admiration pour le soldat qui défend la nation contre l'ennemi extérieur répond celle du policier qui la protège contre l'ennemi intérieur."

[...]

"L'organisation d'un réseau d'agents en uniforme et en civil qui s'étend à la société tout entière, apparaît à peu près en même temps que la machine à vapeur. Par le chiffre de ses effectifs, la puissance de ses moyens, l'étendue de son champ d'action, la police moderne est sans commune mesure avec celle du passé."

[...]

"La police n'a rien à voir avec la liberté. Sa raison d'être ? Saisir, courir, ruser, terroriser, forcer. Ni l'origine, ni l'aboutissement ne la concernent. Un déclic met l'appareil en marche, et il va prêt à broyer. [...] Le bon policier est celui qui ne se pose pas de questions embarrassantes, le chien de chasse qui bondit après tout ce qui fuit."

[...]

"Plus la loi se perfectionne pour garantir la liberté, plus la Police apprend à se situer en dehors d'elle. Le bon inspecteur, félicité par ses chefs, est celui qui sait tourner la loi sans avoir d'histoire."

[...]

"Le progrès mécanique du XIXe siècle ne pouvait être que celui de l'État : l'organisation industrielle qui lui fournit des armes, lui propose aussi un modèle. Jusqu'où s'étend sa main, le prince règne. La puissance de ses moyens trace les frontières de son royaume, surtout dans les États impersonnels de la civilisation moderne."

[...]

"Les pouvoirs dont dispose aujourd'hui le plus faible des dictateurs boliviens sont plus grands que ceux des anciens rois de France. Car si la machine a prodigieusement accru le pouvoir de l'homme sur la nature, elle a, bien plus, affirmé celui de l'homme sur l'homme. Fait capital dont les conséquences se manifesteront jusqu'au bout avec l'État totalitaire."

[...]

"L'État c'est la Machine, ou plutôt l'État et la Machine ne sont que deux aspects d'un même devenir. Dans leur tâche unificatrice l'Industrie et l'État convergent vers un même but. Aujourd'hui, ils sont sur le point de se confondre. Dans la guerre moderne,

la puissance de feu c'est la puissance industrielle. La concentration économique entraînée par le développement du machinisme impose, tôt ou tard, la centralisation politique. Le règne du grand capital ne fait que précéder celui de l'État. Parce que la même raison profonde meut leur progrès : une volonté de puissance matérielle. La machine c'est la puissance. Dictateur ou patron, c'est le puissant qu'elle sert. Réalisme, division du travail, construction rationnelle, l'organisation industrielle devient l'idéal de l'État moderne. Par nature mécanique, l'État se mécanise de plus en plus. Si la machine est une organisation concrète, l'État est une machine. Lorsqu'il est bien monté, il en a l'efficacité dans l'automatisme inhumain. Mais ce qu'il tend à mécaniser n'est pas tel processus de l'activité économique, c'est la vie sociale dans son ensemble, et la matière sur laquelle il agit c'est l'Homme. Aujourd'hui, l'État prétend diriger la Machine, mais il la sert dans l'explosion absurde de sa puissance, car il n'est lui-même que rouages. Au service de l'Humanité, il n'y aura d'économie vraiment dirigée que si l'homme dirige l'État."

[...]

"Le Prince réunit; et la Route et la Poste. L'État cherche d'abord à contrôler les moyens de communication. La Route, comme le Roi, rassemble les pays, unifie les moeurs, aussi dès le début elle fut son oeuvre. Le chemin du Grand Roi, les voies romaines, et plus tard, les routes de Paris furent des créations d'intérêt politique. Elles n'avaient rien à voir avec les chemins de traverse qui relient le canton au canton, elles aboutissaient toute à la capitale. La route, c'était la route du courrier, du gendarme et de l'armée. Sur le relief de la plaine, sur les peuples et leurs villages, la puissance colonisatrice jette le filet du réseau routier. [...] À travers la campagne, le dédale des chemins de terre que hante l'insurgé ou le brigand : là, c'est le déserteur qui traque le gendarme."

[...]

"La Poste fut dès le début l'affaire du souverain. Longtemps elle lui fut réservée. Il fallut des siècles pour transformer le courrier du roi en service public. Mais, ce qui pouvait apparaître comme une concession du Prince aux particuliers, lui permit en réalité d'intervenir décisivement dans les relations privées. [...] Avec la mécanisation des moyens de transmission, ce contrôle devient de plus en plus strict. La lettre restera toujours un tant soi peu libre, mais le télégraphe et le téléphone permettent d'exercer une surveillance à peu près complète."

[...]

"Le progrès le plus important accompli par l'État au XIXe siècle, le plus lourd de conséquences pour l'avenir, c'est sa main mise sur l'enseignement. Jusque-là, dans la société occidentale l'enseignement était laissé à l'initiative des individus ou des groupes. Le roi protégeait ou surveillait, mais même quand il fondait le collège de France, il ne lui venait pas à l'idée d'instruire. Aujourd'hui, de cette indépendance de la fonction enseignante, à peu près rien ne reste en France, sauf quelques privilèges désuets dans la discipline intérieure des facultés, par exemple le droit pour les doyens de refuser l'entrée des bâtiments universitaires à la police."

[...]

"Peut-on dire, au vu de ses résultats, que l'extension de l'instruction publique ait réellement aidé l'homme à devenir meilleur ? S'est-elle préoccupée de forger son caractère et sa volonté ? A-t-elle éveillé en lui un sens plus vif des fondements de son existence ? En lui apprenant à lire et à écrire, lui a-t-elle appris à penser par lui-même ? Ces questions sont stupides et ne comportent pas de réponse, car elles n'ont même pas été posées. Pour le XIXe siècle, il était bien évident que le progrès humain devait nécessairement aller de pair avec celui de l'instruction et des connaissances. Et il a ainsi préparé un nouveau type d'analphabète, la brute au cerveau bourré de mots, bloqué par l'imprimé. Le lecteur du journal, l'intoxiqué de la propagande."

[...]

"L'État n'a bâti l'énorme appareil de l'instruction publique, que parce l'instruction lui était une condition nécessaire, au même titre que les chemins de fer : dans la rapidité et la continuité de son développement, elle porte la marque de l'inévitable. Pour l'armée, il fallait des soldats capables d'utiliser les machines et de lire les ordres, pour

l'activité économique une masse chaque jour plus nombreuse d'ouvriers qualifiés et de techniciens, et un peuple de lecteurs pour la propagande. C'est grâce à l'instruction généralisée qu'a pu se constituer une civilisation de l'imprimé : celle du code, du bureau, du journal, où la formule écrite se substitue, de plus en plus pour l'homme, à l'expérience de la réalité."

[...]

"Par la création de l'instruction publique, l'État libéral avait accompli un pas décisif dans la voie qui mène à la possession intérieure de l'homme par la puissance politique."

[...]

"Si la littérature est particulièrement libre, c'est parce qu'elle est dépourvue d'audience sociale. La presse, plus influente sur les masses, est déjà plus dépendante. Elle sert la classe bourgeoise, qui soutient l'État bourgeois."

[...]

"L'impérialisme économique de la bourgeoisie exalte l'impérialisme politique : la nation et la guerre qui finiront par la détruire. Ainsi que l'État-Nation, le trust tend à l'autarcie, il cherche à s'emparer des sources de matière première et des débouchés qui lui permettraient de former un tout. Comme la puissance politique, la puissance économique tend à abattre, par la violence, les murailles qu'éleva sa volonté de dominer le monde. Comme l'internationalisme des grands états, celui des trusts n'existe qu'à partir d'une base nationale : la France de Schneider, l'Allemagne de IG Farben, l'Amérique de Rockefeller. Le trust ? Le nom moderne de l'empire."

[...]

"Le temps des barricades est bien fini. C'est par l'État, son armée et sa police, que la bourgeoisie contient et réprime l'agitation populaire. Le bourgeois n'est plus libéral, il devient fasciste."

[...]

"En réalité, seul l'État peut prolonger la domination d'une classe, désormais incapable de l'assurer par son activité économique. Une compagnie de navigation est-elle incapable de trouver du fret ? Une industrie routinière est-elle impuissante à lutter contre la concurrence ? Le gouvernement qui la sert se charge d'obtenir les subventions ou de s'emparer des marchés, qui lui permettront de durer. Partout où il y a sclérose, classe décadente qui se cramponne au pouvoir, il y a l'État dont les contraintes cherchent à perpétuer ce que la nature condamne."

[...]

"À la veille de l'âge totalitaire, malgré l'avertissement de la première guerre mondiale, la force du grand capital fait encore illusion, mais elle n'existe que par l'État. Qu'un jour cette vérité se révèle et la toute puissance du capital s'évanouira, comme un fantôme au premier refus."

[...]

"Le peuple est libre d'instinct. [...] Il est contre l'État, parce que la puissance politique pèsera toujours sur les pauvres pour maintenir l'état de fait. Parce qu'au bas de l'échelle sociale, ce sera toujours eux qu'écraseront les glorieux monuments qu'aiment à dresser les princes. Le prolétaire est libre dans la mesure où la pauvreté le libère de toute complicité avec les puissances du temps. Dans l'oubli de la misère, il sut définir une table des valeurs et créer les formes d'une solidarité."

[...]

"En prenant l'habitude d'attendre le salut d'une intervention politique, le mouvement ouvrier a tout perdu à la fois; parce qu'il a abdiqué l'initiative, aliéné l'essentiel : sa capacité à penser et à agir par lui-même. Le Pain ? La Justice ? Il l'attend comme l'attendaient autrefois les sujets du Roi : du bon vouloir du Prince."

[...]

"Être... libre. Celui qui lance l'appel contre l'État doit savoir toute la gravité de cet appel. Car il n'apporte pas, comme les zéloteurs de l'État, le système ou la discipline qui dispense d'être. Il n'apporte que le choix dans la solitude et l'angoisse. Et son appel n'est pas si différent de celui des prophètes : réfléchis et par toi-même découvre et vis des valeurs personnelles. Ce n'est que là où commencent l'individu et le groupe

vivant, que recule l'État. La liberté du peuple naît quand l'homme va vers l'homme, pour nouer de justes liens. Quand à perte de vue les flancs des vallées sont semés de richesses, de couleurs et de champs, de contes et de maisons inépuisables."

[...]

"La liberté n'est pas dans l'État, elle est dans l'homme, car il est dans la nature du Prince de contraindre, il est dans la nature des personnes d'être elles-mêmes. L'important est moins de définir les libertés politiques que de maintenir chez les individus la religion, et la pratique, de l'acte personnel. Les peuples libres ne sont pas forcément ceux qui ont une constitution politique libérale. Qu'importe même un gouvernement dictatorial, si face à lui, la recherche et la décision personnelle, règnent dans la vie sociale, tandis que la tyrannie ne fait qu'affirmer contre elle, un peuple doublement épris d'indépendance. Ce qui compte n'est pas écrit dans les textes, mais vécu en esprit et dans l'acte. Car tout esprit authentique nourrit le geste qui le nourrit. Si nous avons perdu l'esprit de liberté, c'est bien parce que nous vivons dans une civilisation qui l'exclut du geste quotidien."

[...]

"Il n'y a pas d'État démocratique, mais face à cet État, une démocratie. Des individus fiers de l'être, spontanément portés à s'assembler, des sociétés tenaces dans leur désir d'exister. Une démocratie qui insisterait sur l'être : sur l'homme et le groupe à hauteur d'homme, plus que sur la nation, sur la conscience et la responsabilité, plus que sur l'obéissance à la loi. Des hommes qui porteraient au centre d'eux-mêmes le pouvoir, auxquels il ne serait pas plus naturel de se l'ôter, que de s'ouvrir la poitrine pour s'arracher le cœur. Un tel régime se donnerait pour but, moins un droit électoral qui accorde à tous la même possibilité d'abdiquer, que pour chacun la possibilité d'être soi-même. Non l'automate, dont la propagande déclenche les réflexes, mais des pouvoirs réels fondés sur une conscience et des capacités réelles."

[...]

"Quand nous nous préparons à souper en famille, la Nation vient nous chercher pour nous mener à la bataille. Et quand nous sommes allongés à côté de notre femme, indiscrètement, elle intervient pour nous dire : « C'est bien fait ton devoir pour la patrie. » Elle nous ôte le pain de la bouche pour constituer ses stocks de guerre, et surtout, elle nous refuse le temps. Ce lac d'immobilité où il s'étale, nous laissant seuls, visages entre les mains, dans l'attente d'une réponse. Frénétique, elle nous hurle sans arrêt des noms et des dates dans les oreilles. Sans arrêt, elle cravache un siècle qui croule comme une offensive. De régime en discours, de victoire en retraite, elle nous chasse forcenée.

[...]

"Notre abandon n'est plus désormais qu'une attente, sur laquelle plane toujours la menace du commandement. Délivre-nous des frontières et des recensements, de l'ennemi et de l'allié. Délivre-nous des drapeaux et des hymnes, ils mentent à celui qui ne sait plus voir la splendeur de la nuit ni entendre le chant du silence. Délivrenous des traités ! Rends-nous la paix ! Rends-nous à nous-mêmes."

[...]

"Il est difficile de parler de parti, comme de tout ce qui est entré dans les moeurs. De même que nous confondons la société et l'État, à chaque instant nous étendons ce terme de parti à toutes les manifestations de la pensée collective."

[...]

"Jusqu'en 1848, il n'y a pas de parti au sens actuel du mot. Ce que l'on désigne alors sous le terme de « parti » républicain, n'est qu'une tendance de l'opinion où se réunissaient spontanément toutes sortes d'individus et de groupes. Si tout naturellement des chefs se trouvent portés à la tête de ce « parti », aucun ne le dirige, aucun mot d'ordre formel ne s'impose. Rien d'autres ne réunit ses membres que la constatation de leur accord, et, comme les députés de la Constituante, c'est librement que ses représentants parlent et votent selon un choix, qu'ils peuvent à chaque instant mettre en question."

[...]

"Nés du parlement, les partis y prirent de plus en plus d'importance. [...]"

Progressivement, la république parlementaire cède la place à la république des partis. Maîtres de l'élection, maîtres de la chambre des députés, maîtres du gouvernement. En dehors d'eux, il n'y eut plus de carrière politique possible. Et cette oligarchie, comme toutes les oligarchies, cherche à perpétuer ses privilèges. C'est ainsi qu'au lendemain de la libération de la France, les trois grands partis, SFIO, MRP, PC, se sont mis d'accord pour voter une loi électorale qui renforçait leurs avantages. Le système parlementaire se vide alors de tout ce qu'il prétend sa raison d'être : l'expression des mouvements spontanés de l'opinion, le contrôle du gouvernement. Entre le Pouvoir et le peuple, le parti interpose son organisation et sa propagande. Dans un monde en plein changement, il n'y a plus d'hommes nouveaux, il n'y a plus d'idées nouvelles. En étouffant les forces de renouvellement qui peuvent naître dans les profondeurs de l'opinion, l'appareil écrasant du parti immobilise la vie politique."

[...]

"Le Parlement n'exerce plus sa fonction de contrôle. En se confondant avec l'exécutif, le législatif introduit au Parlement même, le pouvoir qu'il doit contrôler."

[...]

"Qu'un succès électoral identifie parti et Chambres des députés, alors le Parlement n'est plus que le reflet de la dictature."

[...]

"Plus la discipline de parti devient stricte, plus l'instrument parlementaire se transforme en une vaine structure. Et le jour où le parti totalitaire y pénètre en nombre, il la rend complètement absurde. Celui-ci joue le jeu de la pire des façons : sans y croire, achevant ainsi de lui donner son caractère formel. Déjà la discussion n'avait plus de sens, parce qu'elle ne déterminait plus le vote, à partir de ce moment-là, elle n'a même pas lieu. Le parti totalitaire au parlement, par exemple le parti hitlérien au Reichstag de 1933, est comme un acteur qui jouerait dans une pièce pour lui tout seul."

[...]

"Pour le parti, comme pour le Prince, l'action n'est plus qu'une technique neutre, aussi indifférente au bien et au mal que la physique. Mais du coup, la politique devient sans objet. Parce que rien ne la domine, elle se perd dans les nuées. Parce que rien ne l'oriente, elle se perd dans son adaptation aux choses."

[...]

"La guerre des deux grands partis précède le triomphe du parti unique. Le Pour, le Contre."

[...]

"En accoutumant les masses à adorer des hommes et non des vérités, les partis ont élaboré dans leurs cadres les foules indifférenciées dont la dictature totalitaire n'a eu qu'à hériter. Celui qui attend la convocation, celui qui attend le discours du leader, celui qui ne pense plus « notre socialisme » mais « notre président vénéré », « notre congrès »."

[...]

"À la base du parti nous trouvons, non pas le peuple, mais le soldat politique : le militant. Le mot a l'âge du parti. Vers 1830, on parlait de républicain et non de militants républicains, sans doute parce qu'on ne pouvait qu'être tel."

[...]

"Dans leur violence vide les luttes politiques ne sont plus que les spasmes tétaniques d'une société intoxiquée par ses contradictions internes. Désormais la Droite et la Gauche forment un tout que nous ne pouvons plus qu'accepter ou rejeter en bloc. Là est notre chance, car si le risque d'être possédé par le mensonge politique est maintenant total, totale est notre possibilité de nous en libérer. Le jour est enfin venu pour nous de rejeter à la fois la Droite et la Gauche."

[...]

"Dans l'Europe de 1914, on voyageait sans passeport, dans celle de 1939 : seul le soldat pénètre en pays étranger. Sur le col où fraternisaient les hommes des vallées sont montés les arpenteurs qui ont fixé les bornes. Puis sont venus les douaniers et les soldats. Au fond des gorges et sur les cols ils ont bâti des postes."

[...]

"Il n'y a pas de pays au sens national de ce mot. Il n'y a pas de territoires prédestinés, mais simplement le champ d'expansion d'un État, qui se rétrécit ou se distend avec ses forces."

[...]

"Depuis toujours il y a des cultures et depuis deux cents ans, il y a des nations."

[...]

"La Nation c'est l'État. L'État monarchique a préexisté de longs siècles au sentiment national français. Si la nation française est la plus vraie et la plus stable, c'est parce qu'elle est née dans le cadre de l'État le plus ancien et le plus stable. Comment se constitue la Nation ? Rarement par le peuple, le plus souvent par le Prince. L'unité allemande et l'unité italienne se sont ébauchées dans deux États germes : la Prusse et le Piémont."

[...]

"Pourquoi cette explosion des nationalismes au XIXe siècle ? Parce qu'en détruisant tous les anciens liens, l'État est devenu le seul lien. L'État enlève aux sociétés la plupart des fonctions dont dépend la vie des hommes. Désormais c'est lui qui instruit, protège, nourrit."

[...]

"Dans tous les pays, et pas seulement en Allemagne, le nationalisme réalise en lui la complicité d'une culture romantique et d'une entreprise de rationalisation. Les rouages de la bureaucratie, la mécanisation impitoyable de la discipline militaire doivent se compléter du romantisme de l'Histoire et du drapeau. Un foisonnement d'hymnes et de symboles doit cacher la carcasse glacée de l'appareil. La religion nationale a donné la chaleur de la vie au monstre froid. Par elle, l'homme au lieu d'être dominé par l'État, est absorbé en lui. D'extérieure l'abstraction étatique lui devient intérieure."

[...]

"La Nation n'existe qu'en s'opposant aux autres nations. La forme des pays voisins lui donne sa forme. La Nation c'est la guerre. Sa force ne se manifeste pas dans l'épanouissement d'une époque de paix, mais dans la crise extrême d'un conflit armé. Le sentiment national vit des périls qui tendent à détruire son objet. L'État moderne a besoin de menaces pour pouvoir se renforcer. Il les cherche partout et sa presse ne fait que les dénoncer aux citoyens."

[...]

"En 1792, la guerre nationale a achevé de fixer le sentiment national français, et par contrecoup elle a engendré les autres nationalismes européens. Le nationalisme allemand n'est pas né dans un peuple, qui continuait à vivre l'originalité de ses coutumes, il s'est éveillé chez une minorité d'intellectuels et de politiques des classes dirigeantes."

[...]

"Sur le modèle de la France, l'Allemagne tendit à se constituer en État-nation. C'est pour cela que le nationalisme allemand se manifesta avec tant de violence contre les Français. Rien ne le distinguait du nationalisme français, sinon la guerre. Partout où s'établit la force, elle éveille chez le vaincu un complexe d'infériorité, dont il ne peut se libérer que par l'usage de la force. En s'emparant du monde, l'Europe a déchaîné partout la volonté de puissance."

[...]

"La conquête coloniale a fait naître le sentiment national dans des populations, qui lui étaient absolument étrangères, et qui ne voient plus maintenant qu'un moyen de se libérer de l'Occident : singer ses plus grandes faiblesses."

[...]

"Les grands États finissent par estimer la suppression des petites nations aussi légitime que la destruction de l'autonomie provinciale par les rois de France. L'annexion c'est le progrès. Aujourd'hui, il n'y a plus de minorités, mais seulement des fauteurs de troubles."

[...]

"Pour être sûr, la Nation a besoin d'une industrie puissante. Mais pour alimenter cette industrie, il lui faut conquérir matières premières et débouchés."

[...]

"L'individu appartient à l'État, corps et biens : tel est le contrat du monde actuel. Le « citoyen » moderne n'est pas l'homme qui fait l'État, mais l'individu qui n'existe que par rapport à lui. Rien ne lui appartient, ni son toit, ni son pain, ni sa vie. Son sort est à la merci d'un coup de tampon d'un bureaucrate. Cet homme théoriquement libre est soumis pendant les années décisives de sa jeunesse à des contraintes telles, qu'elles n'étaient connues que des esclaves ou des bagnards."

[...]

"Être libre n'est pas dans sa nature, c'est le privilège constamment révocable d'une période de sa vie. En principe, l'individu est à l'origine de l'État. En fait, il constitue l'État au même titre que l'atome de béton dans le barrage : comme matière première."

[...]

"La mobilisation réussit le tour de force d'enlever à l'activité d'un pays toute sa population mâle, de la regrouper et de la répartir selon le plan, de l'habiller, de la nourrir et de l'envoyer au combat. La mobilisation révèle à quel point des techniques, apparemment conçues pour servir les hommes, sont faites pour servir l'État. Comment les gouvernements auraient-ils pu rassembler leurs sujets sans l'appareil administratif, les moyens de transport et, surtout, l'état civil ? Sous le désordre apparent de la fourmilière tranchée net par l'événement se réalise l'ordre le plus impitoyable : l'ordre technique. En mesurant la puissance du pouvoir politique, la mobilisation mesure l'impuissance des individus."

[...]

"La fonction du dressage militaire sera d'éliminer toutes les particularités individuelles, de détruire en l'homme l'ignorance aussi bien que l'esprit critique. D'anéantir en lui la spontanéité de la nature et l'imprévisible de la liberté, pour en faire le soldat : pièce interchangeable de l'armée-machine."

[...]

"Dans cette société qui se meut sous une impulsion transmise automatiquement d'en haut, les liaisons sont essentielles. Leur progrès conditionne celui des effectifs, celui de l'étendue et de l'intensité du combat. Sans le téléphone, la TSF et l'avion, la guerre moderne sombrerait dans le chaos."

[...]

"La guerre est par excellence le temps de la machine. Entre le combattant et la nature s'interpose l'engin. Blindée, rugissante, la machine déploie sa puissance sur une humanité nue et sanglante, qui n'est plus que son esclave ou sa victime."

[...]

"Le pouvoir ne se contente pas de diriger l'activité économique, il dirige aussi l'invention technique. On trouve naturel que les inventeurs soient soumis à une direction pour des raisons de guerre, pourquoi ne le seraient-ils pas pour des raisons de paix ?"

[...]

"L'industrie c'est la guerre : la fumée et le feu, la fonte et l'acier, hérissé de fer, le brumeux labyrinthe où siffle et serpente l'étrénel grincement des rails."

[...]

"La perte de quelques milliers de soldats ne suffit plus à épuiser la nation moderne. Engagée tout entière, la collectivité trouve dans son sein des millions d'hommes et des milliards, pour alimenter la fournaise. Chaque défaite lève de nouvelles troupes, élève un nouveau front. Il ne s'agit plus de vaincre un roi, mais d'anéantir un peuple, ses villes et ses forêts. [...] Il ne s'agit plus de lancer un projectile sur un but, mais de verser le tonnage maximum, pour broyer le maximum de chair et de béton."

[...]

"Certains poilus de 14-18 ont pu traverser la guerre sans voir un seul fritz. Qui pourrait sérieusement parler de haine, contre celui qui n'est pas présent ? L'homme ne combat plus l'homme, mais la masse mécanisée pèse sur la masse mécanisée."

[...]

"Les guerres du passé étaient limitées : dans le temps, dans l'espace, bornées par des principes religieux. Tandis que la guerre moderne est totale. Sur toute l'étendue du monde, elle nous atteint tous, il n'est pas de lieu sur la terre où elle ne puisse aller saisir chacun. Elle est partout et tout s'organise autour d'elle; aussi est-il illusoire de la considérer comme un moyen."

[...]

"La guerre moderne n'est pas seulement la guerre, elle est aussi un ordre social. La nécessité d'utiliser des masses considérables pour réaliser d'urgence le maximum de puissance, crée dans l'armée moderne, une société de type nouveau, société massive et organisée qui n'obéit qu'à des fins pratiques. Que le système militaire s'étende à la vie civile, et la société totalitaire est née."

[...]

"La guerre impose la dictature. Quand elle ne mobilisait qu'une armée, la dictature se limitait à celle du général sur ses soldats. Mais dans les guerres qui mobilisent les civils, la dictature militaire s'étend à la société civile."

[...]

"À chaque guerre renaît l'illusion de pouvoir revenir en arrière avec la paix. Portée d'ailleurs par sa propension à nier le caractère décisif du fait, l'opinion libérale ne se rend pas compte que l'évolution entraînée par la guerre est pour une large part irréversible. L'état de guerre ne cultive pas en vain l'habitude du pouvoir chez les dirigeants et celle de l'obéissance dans les masses. Entre le deuxième Reich et la France démocratique de 1914, la différence est moins grande qu'entre l'Allemagne de Guillaume II et celle d'Hitler."

[...]

"Les possibilités actuelles du machinisme sont telles qu'elles dépassent déjà les besoins normaux de l'homme. Plus qu'une révolution économique fondée sur la satisfaction des besoins, la guerre permet au machinisme de s'employer jusqu'au bout, en se fondant sur l'économie du gaspillage."

[...]

"Une haine lucide du XIXe siècle avait mené Dostoïewsky à prédire que la devise de l'avenir serait : « tout est permis ». Mais le conservateur et le nationaliste ne pouvaient prévoir que tout serait permis... à l'État, et non à l'individu. Car aujourd'hui c'est par la discipline absolue que le nihilisme conduit au chaos."

[...]

"La guerre offre à l'individu un Bien et un Mal aux traits fortement accusés, des amis et des ennemis sur lesquels il ne peut se méprendre. Plus de doute, le Bien est en moi, le Mal est en face. Pratiquer l'examen de conscience c'est désormais frapper."

[...]

"La guerre totale est une religion, c'est-à-dire comme la plupart des religions, exactement son contraire : la réponse qui met fin à la question."

[...]

"Pendant l'occupation, le monstrueux c'est l'hitlérisme, mais aussi une civilisation où des médecins, des cheminots, des professeurs en arrivent à exécuter leur tâche professionnelle, sans s'interroger sur elle. Parce que telle est l'habitude, parce qu'on ne doit pas se poser le problème du mal à propos des choses qui vous touchent de très près. Parce que la seule obligation concevable, pour les plus dévoués à leur prochain, c'est de bien faire son boulot. Voilà qui est infiniment plus terrible que le viol ou l'incendie, c'est l'existence d'organisations dont les membres sont de purs fonctionnaires, des instruments qui servent n'importe qui pour n'importe quoi. Car si les États modernes veulent tout, c'est grâce à une telle mécanique qu'ils peuvent tout."

[...]

"L'homme a peur de la souffrance et de la mort, mais il a presque aussi peur de la conscience de sa servitude. Le maître doit exercer sur l'esclave une pression suffisante pour le forcer à céder, mais assez détournée pour lui permettre de transformer sa capitulation en victoire de son libre arbitre. L'esclave s'attachera d'autant plus à cette illusion qu'il n'ignorera pas au fond qu'elle masque les misères de sa lâcheté."

[...]

"Conséquence du désordre économique du régime capitaliste, la guerre lui apporte sa conclusion. Autant que les destructions, le perfectionnement de l'outillage fait exploser les cadres de l'économie de profit. Si les gouvernements décident d'utiliser à plein l'infamale machine à produire, comment l'alimenter et lui trouver des débouchés ? Mobilisé comme soldat au service de la guerre, l'individu le sera-t-il comme consommateur au service de la production ?

[...]

"Le luxe a corrompu l'aristocratie des républiques antiques. Le confort risque de corrompre les masses de la démocratie moderne. Le souci exclusif de leur bien-être enferme les individus dans un égoïsme, qui livre les affaires publiques à une minorité d'ambitieux. L'obsession des intérêts matériels, voici la perte de la démocratie et l'état d'esprit que cultive la dictature. Le culte bourgeois du confort et de l'argent a préparé les masses à accepter l'État totalitaire. La liberté est en contradiction avec le bonheur. La liberté authentique n'est pas satisfaction, mais risque, effort, et non jouissance. [...] Celui qui veut avant tout le bonheur doit sacrifier avant tout sa liberté, car la servitude le décharge du plus lourd des fardeaux : sa responsabilité. Le conformisme est la première condition du confort. Le libéralisme répète à l'individu qu'être libre, c'est être heureux. Comme toute servitude apporte un semblant de paix, il finira par croire qu'être serf c'est être libre. Si la liberté est parfois favorable à une amélioration du standard de vie, par contre, elle est en contradiction absolue avec une condition fondamentale du bonheur : la sécurité. C'est cette notion mortelle pour la liberté qui va envahir la démocratie moderne et justifier l'État. [...] La volonté d'être heureux mène les individus à rechercher, autant que la contrainte qui les dispensera du choix, l'orthodoxie qui les déchargera de penser. Assoiffé d'explications finales autant que de disciplines, l'individu libéral est prêt à accepter le régime qui se donnera pour but de sacrifier toute sa liberté à tout son bonheur. Pour être total le bonheur ne doit pas se réduire à une simple amélioration du confort individuel, il doit devenir un mythe qui synthétise l'égoïsme et la peur de la solitude. Il est dans l'action, dans le perpétuel développement des conditions collectives. En attendant un bien-être qu'il situe dans l'avenir, l'individu trouve son équilibre dans l'accomplissement de sa tâche à l'intérieur du corps social. Il sert et la société l'honore et le paye parce qu'il sert. La morale professionnelle façonne, à l'intérieur des sociétés capitalistes, le rouage des régimes totalitaires : l'homme définit par sa fonction. Autant que le bonheur individuel l'utilité collective est le principe des sociétés libérales. Mais, entre la liberté et l'utile la contradiction est cette fois absolue. La liberté ne sert pas, elle est libre. [...] Du point de vue de l'efficacité la liberté ne peut-être qu'une source de trouble, une perte d'énergie. En définissant le progrès par le développement matériel, la société bourgeoise a préparé l'humanité à admettre la contrainte totalitaire. Dès le début du XIXe siècle, la concentration politique s'est renforcée d'une organisation économique qui tendait à concentrer la puissance d'un seul point, d'où dépendait tout le reste. Ainsi s'est formée une humanité habituée à subir, et à subir sans comprendre, pour laquelle le mot de "liberté" s'est vidé progressivement de tout contenu. [...] La démocratie tend au partage de la vérité et de la puissance entre tous les citoyens. La technique tend au monopole de la vérité autant qu'à celui du pouvoir."

[...]

"La civilisation libérale réalise le fondement social de tout régime totalitaire : la masse prolétarisée. L'ère libérale glorifie l'individu, mais l'individu moderne n'est seul que dans l'isolement, partout ailleurs, au régiment, à l'usine et dans la ville, il est pris dans la masse comme une goutte d'eau dans la mer. [...] La société libérale a reconnu aux individus leur droit au vote, mais n'a pas reconnu leur droit à l'existence. Par le capitalisme elle a dépossédé la plupart des hommes de la propriété de leurs outils. Par la guerre, elle les a dépossédés de leurs corps, par la presse et la propagande de leur esprit même. [...] L'impuissance individuelle mène au culte de la puissance collective. Quand l'individu se tourne vers lui-même, il ne trouve qu'incertitude, vide et débilite. Mais, quand il considère le monde qui le domine, il voit triompher la force. Tout le dissuade de chercher l'autorité autant que le pouvoir

en lui-même, pour se tourner vers la puissance collective."

[...]

"Les facilités de la loi font oublier que, quelle que soit son origine, elle est en contradiction avec la liberté, car son principe est l'obligation. Ce qu'elle définit, il est désormais interdit à l'homme de l'inventer. Ce qu'elle ordonne, il lui est interdit de le choisir. Peu à peu l'individu perd le sens de l'initiative et prend l'habitude d'attendre l'impulsion de la loi."

[...]

"L'histoire actuelle n'est qu'un irrésistible processus d'aliénation, où l'individu moderne transfère sa pensée et son action à l'État. À la fin, seuls existent les Sports, les Beaux-Arts, la Propagande. L'être humain n'est plus qu'une survivance encombrante dans l'énorme appareil, dont il fut le prétexte. L'État totalitaire n'est pas autre chose qu'une concrétisation de la domination totale de l'homme."

[...]

"Parmi les mythes prétotalitaires, le mythe du héros annonce à la fois celui du chef et du militant fasciste. Ce héros se définit naturellement par des vertus morales, mais les plus apparentes sont des vertus physiques. Il est beau, il est adroit et surtout il est fort. L'athlète succède au saint comme idéal des masses. [...] Superman compense l'écrasement d'une masse d'individus ordinaires, dont la volonté de puissance se brise à chaque instant sur une organisation abstraite. Mais, comme la vertu de Superman n'est que physique, dans la réalité il n'y a qu'un Superman : Staline ou Hitler, l'organisation politique qui brise l'individu."

[...]

"Le mal totalitaire n'est pas un fléau étranger, qui fondra sur nous à la fin des temps. Il grandit en nous en silence. Dans la vie quotidienne et dans l'esprit, ou plutôt dans l'absence d'esprit qui y préside."

[...]

"La faute la plus grave commise par les adversaires des régimes totalitaires, c'est de les identifier au Mal. Ainsi tout devient simple, il n'y a plus à s'interroger, mais à leur faire la guerre. Malheureusement le mal n'a jamais tiré sa force que des aspirations légitimes qu'il dupe. Ce serait sous-estimer les mouvements totalitaires que de les ramener à une volonté démoniaque. Leur seul démon, hélas, est la faiblesse humaine."

[...]

"Du XIXe siècle au XXe siècle, les réactions humaines changent, mais la même évolution continue. Après chaque crise : les villes sont plus vastes, les transports plus rapides, les armes plus perfectionnées. Plus, toujours plus, éternellement plus. Le monde totalitaire continue le monde libéral avec la complicité des hommes. Le premier avait dupé leur besoin de liberté, le second dupe leur besoin d'ordre."

[...]

"Si la lutte contre l'Allemagne a un sens, le sens du combat ne pouvait être la destruction d'un peuple. Il ne pouvait avoir qu'une raison d'être : libérer l'Europe, libérer l'Allemagne de la Prusse. C'est-à-dire des bureaux, de l'armée et du trust. Voilà l'éternelle Allemagne qu'il fallait condamner. Mais les États coalisés contre l'État allemand se seraient, alors, condamner eux-mêmes."

[...]

"À mi-chemin des servitudes de la misère et de celles de la richesse, la classe moyenne comprend les meilleurs individus. Mais c'est aussi la pire des catégories sociales. Elle a perdu l'innocence intellectuelle du peuple, sans acquérir les vertus de l'intelligence. Sa réflexion est encombrée par un fatras d'idées grossières. Sa sensibilité est pervertie par le divertissement anarchique de la presse et du cinéma. C'est la masse la plus confuse, la plus prompte à s'exalter aux appels d'un lyrisme vide. [...] Surgit d'elle, Hitler cristallisa sa révolte, dans la haine du Juif et la peur du communiste."

[...]

"Face à la menace communiste, le capitalisme avait besoin de l'homme des masses pour conserver une base sociale et pour renforcer l'État qui devait le protéger contre

une évolution qui le condamnait. Mais un mouvement profond comme l'hitlérisme est le fruit de ce que le monde est dans son ensemble : la panique des classes moyennes, le machinisme et l'État."

[...]

"L'action pratique ne laisse pas aux individus le temps de la conscience. Le totalitarisme leur enseigne que là est précisément le Bien. Elle leur apporte exactement la vérité qu'ils souhaitaient au fond d'eux-mêmes. [...] Si la religion est l'opium du peuple, l'activisme totalitaire est l'opium des personnes, celui qui endort leur rage de dents métaphysique. Plus de conflit, plus de recherche d'une raison de vivre."

[...]

"Ainsi la course furieuse, qui pousse en avant le nihilisme totalitaire, a pour moteur l'angoisse. Il s'agit bien d'électrifier les campagnes ! Il s'agit pour l'homme de se sauver par l'action. Peu importent les objectifs visés, ils n'ont pour fonction que de justifier l'Action. Si l'esprit ne sauve pas le monde, il le détruit. L'individu moderne ne retrouvera un usage heureux des biens terrestres que s'il cesse de donner à l'action ce caractère absolu, qui transforme en frénésie ses oeuvres temporelles. Que s'il cesse de fuir la question qui le traque."

[...]

"Avec l'État totalitaire l'humanité pénètre dans une ère nouvelle, caractérisée par la négation de tout ce qui n'est pas l'action. Mais ce serait une erreur de croire qu'elle y pénètre consciemment."

[...]

"Quand donc les défenseurs de vérités spirituelles apprendront-ils que le crime suprême n'est pas le cynisme, mais l'hypocrisie ? L'hypocrite n'est pas moins libre de ses actes, et il possède les justifications qui étouffent dans l'oeuf la révolte de l'esprit. Mais une telle définition du nihilisme est redoutable. Car si la destruction des valeurs se définit par leur utilisation, bien des bourgeois, qui se croient conservateurs, pourraient se découvrir nihilistes."

[...]

"« Tout est permis ». Mais c'est parce que tout est permis à l'État que les individus doivent ignorer cette terrible vérité. L'État cherche à les enchaîner dans les liens d'une stricte morale. Soit qu'il utilise la première qui lui tombe sous la main, soit qu'il se forge une morale qu'il lui convient. Qu'importe, pourvu qu'elle soit efficace. La plus moralisante des morales, celle qui sert à maintenir l'ordre de n'importe quelle société."

[...]

"Le présent ne compte pas, il se doit d'être sacrifié à un avenir meilleur. Si le sacrifice est total, l'avenir aussi sera total. Aujourd'hui rien, demain tout. Les régimes totalitaires s'accordent ainsi, toutes les commodités de l'action et toutes les satisfactions de « l'esprit pur ». Mais un esprit vivant sera rappelé à l'humilité, par l'échec de ses efforts pour demeurer dans le temps présent."

[...]

"Par quel miracle la volonté de puissance des gouvernements cédera-t-elle d'elle-même le pouvoir, à des masses que rien n'aura préparé à l'exercer ? Quelle dictature se donnerait pour but l'éducation de la liberté ? La seule éducation qui la prépare, c'est son exercice. Dans ce cas, seul prépare un avenir libre, celui qui refuse la toute-puissance de l'État."

[...]

"Étrange volonté de puissance qui s'abandonne entièrement à ses moyens. Ces maîtres ne sont plus que les esclaves de leurs esclaves. Ces lucides ne sont plus que les dupes de la nécessité."

[...]

"Volonté de puissance ? Elle n'est désormais que l'effort désespéré de l'individu, pour se décharger du poids écrasant de la nécessité. Comme dans l'armée, le « chef » totalitaire se libère de la pression qu'il subit en la transmettant à ses subordonnés. Ceci du führer au simple caporal. Ils ne sont maîtres que si l'on considère la

servitude, qu'ils font peser sur la base."

[...]

"Entre les disciplines de la société primitive et celles de la société industrielle, la foi dans la Révolution est une foi dans la liberté."

[...]

"Si on conserve à la Révolution le sens que lui donnaient les hommes du XIXe siècle, celui d'un brusque changement conforme aux besoins de l'esprit humain, le monde moderne se caractérise par l'échec des révolutions, qu'elles périssent par la répression ou par la trahison. Conçue de plus en plus étroitement sous l'angle de la prise de pouvoir, la Révolution se heurte aux armes perfectionnées que la technique met à la disposition des gouvernements et des classes dirigeantes. Pour gagner les masses, elle ne peut plus lutter à armes égales avec les puissances établies. Les moyens les plus efficaces sont aujourd'hui les plus coûteux. Comme le tank, la propagande est interdite au pauvre."

[...]

"Malheureusement, au lieu d'accepter le terrible problème qui leur était posé, les révolutionnaires le fuyaient. Ils profitaient des dernières hésitations de la société bourgeoise pour jouer à mains nues le jeu des barricades contre les robots blindés de la police et de l'armée."

[...]

"Nous devons savoir que la puissance révolutionnaire est dans l'homme, et qu'en dehors de lui, tout la nie. Nous devons savoir que la Révolution, comme la Raison, est scandale."

[...]

"Dans la société totalitaire, il n'y a plus d'êtres irréductibles, mais des choses utilisables. De sujets vivants, les individus, les groupes deviennent des objets inertes. Ils ne disposent pas plus d'une autorité que d'un pouvoir autonome. Dire que l'État domine n'est pas assez. Ils les fabriquent. C'est en les rassemblant qu'il leur donne un sens et la capacité de se mouvoir. Dans tout ce que représente l'État, ils sont transformés en rouages. [...] La dignité de l'homme n'est plus d'être libre mais de servir. [...] Dans l'État totalitaire, il n'y a plus d'hommes. De l'épicier au philosophe, il n'y a plus que des fonctionnaires."

[...]

"Quand elle atteint une certaine importance, la légalité ne peut plus être que totalitaire. Elle doit tout définir et dans le moindre détail. Décrets et règlements se multiplient en avalanche, pour recréer un univers en épousant toutes les formes de la réalité."

[...]

"Comme il ne saurait être question pour celui qui ne réagit pas encore automatiquement d'obéir aux multiples obligations d'une légalité totalitaire, la prolifération de la loi entretient chez celui-là même, qui lui échappe encore, un complexe d'infériorité vis-à-vis de l'État. La loi qui devait donner à chaque individu la dignité d'un souverain, cultive désormais en lui une mentalité d'esclave."

[...]

"On est frappé par la brutalité de la répression dans le régime totalitaire. Mais plus que la répression, c'est la prévision qui le caractérise. Une prévoyance infernale couvre tout l'espace et cherche à dominer le temps. S'il brise l'opposition, il la détruit de façon bien plus sûre à son origine, par l'éducation et la propagande."

[...]

"Mais en définissant ainsi, une fois pour toutes, l'avenir en fonction d'une société industrielle, quelle que soit la rapidité du développement matériel qu'il favorise, l'État totalitaire risque de bloquer à tout jamais le devenir de l'humanité. Car sa chance est dans le hasard, dans le cours, apparemment vain, de la nature et dans le jeu gratuit de la liberté humaine."

[...]

"Les hommes perdant l'habitude de l'initiative dans la plupart des cas, finissent par la perdre complètement. Habités à subir l'impulsion commode de l'État, ils réclament

partout son intervention. L'État est obligé de se substituer à l'homme, là où il ne songeait pas à intervenir. Ainsi le processus d'organisation s'étend-il jusqu'au plus secret de la vie privée, jusqu'au plus élémentaire de la vie sociale, jusqu'au plus lointain des pays, jusqu'au plus profond de l'instant. Alors l'État totalitaire mérite pleinement son nom. Il n'a plus à craindre les risques d'une révolution intérieure, ou ceux d'une guerre extérieure. Comme son pouvoir, sa perfection est absolue : l'État est Dieu."

[...]

"Le mouvement totalitaire répond à la plus puissante, mais aussi à la moins libre des aspirations humaines : au besoin d'unité. À ce besoin d'un ordre, dont la raison éliminerait les contradictions et les conflits de l'existence."

[...]

"Ce n'est pas un Dieu qui crée ce monde, mais un mécanicien, qui monte minutieusement de l'extérieur ce qui naissait spontanément. Comme il ignore l'esprit et la vie, il copie péniblement les formes de la nature et de la vérité. Il croit avoir une culture, quand il fonde un ministère de la culture. Il croit avoir réalisé l'harmonie sociale, quand sa police assure le bon ordre dans la rue. Il croit même garantir le bonheur, lorsqu'il augmente la production de charbon. Entre les sociétés primitives et les régimes totalitaires, il y a exactement la même différence qu'entre l'être vivant et l'automate. Celui qui crève l'apparence, que dessinent les images de la propagande, pour pénétrer dans les profondeurs de la vie quotidienne, s'aperçoit aussitôt que le paradis terrestre n'est qu'une toile peinte collée sur le squelette d'une machinerie bureaucratique."

[...]

"Le régime totalitaire est fondé sur la paperasse, l'archive, le dossier et la circulaire. Qu'il s'agisse d'industrie ou d'art, dans tous les pays se retrouve la même structure impersonnelle : ces murs de casiers rangés par ordre alphabétique, cet ennui d'encre et cette tiédeur blême, qui concrétise la fonction d'abstraction des bureaux. Un monde glacé où la logique de l'efficacité a substitué ses concepts aussi bien à la vivacité des sens qu'à celle de l'esprit."

[...]

"L'abstraction bureaucratique disloque méthodiquement la nature humaine. À force de se soumettre à de petites contraintes que son jugement rejette, mais qui ne semblent pas valoir la peine d'une révolte, l'individu s'accoutume à subir l'inexplicable. Comme à la caserne, il fait le geste parce qu'il doit être fait. Il est ainsi vaincu au centre même de sa conscience. [...] L'homme qui ouvre les yeux sur cet univers artificiel, se réveille comme dans une forêt de monstres. Plus rien ne l'unit à ce qui l'entoure. Fermé sur lui-même par ce milieu qui l'enferme, il erre à travers un labyrinthe de couloirs aux perspectives en trompe l'oeil. S'il pousse une porte, elle conduit à des pièces dont les portes s'ouvrent sur des pièces toujours plus semblables."

[...]

"Quand l'État devient tout, il serait désespérant pour les individus d'accomplir cette démission totale autrement que dans les mains d'un homme. Non... le monde n'est pas l'empire d'un monstre froid, d'une machine, puisque sa plus haute expression c'est Bénéto ou Adolf. Un homme exceptionnel, mais surtout un homme comme nous. Il nous parle, prend son petit-déjeuner du matin et joue avec son chien-loup. Il n'y a plus d'État, mais un père que nous pouvons enfin aimer ou haïr. Moi le Führer je suis l'État, et moi l'État je suis le peuple."

[...]

"Ce n'est pas une des moindres contradictions de ces régimes que de reconnaître, en théorie, toutes les vertus au peuple, qu'ils traitent en mineur dans la pratique. Et moi l'État... Est-il besoin de répéter qu'il s'agit toujours du même mensonge ? Il n'y a de peuple que là où se forme un ensemble harmonieux de communautés et d'individus libres, qui s'exprime spontanément par des institutions et une culture. Or l'État totalitaire se fonde sur leur destruction."

[...]

"Le seul type de surhomme, qu'une telle civilisation puisse concevoir, c'est l'homme d'action, la réussite sociale. L'ambition est le vice de notre temps d'instabilité, comme l'avarice pouvait être celui d'un passé de stabilité. [...] Le monde de l'organisation sélectionne pour sa direction une caste d'anormaux, d'obsédés de la volonté de puissance, qui n'ont plus le temps d'être des hommes et qui l'ont toujours redouté. Voilà ceux qui sont chargés d'assurer le bonheur et le salut de l'humanité."

[...]

"Leur véritable idole est la machine, non la nature qu'ils sont prêts à violer pour lui arracher ses trésors. Parmi les machines, ils ne s'intéressent guère à celles qui servent directement l'homme. Leur adoration se porte vers le machinisme lourd. La machine signifie pour eux, moins un service rendu à l'homme, que cette puissance divine qu'il cherchait autrefois à conquérir par la magie."

[...]

"La technique n'est qu'un moyen, mais pour celui qui confond la fin et les moyens, elle est une fin toute puissante. L'esprit de domination n'est pas nouveau, mais jusqu'à présent il ne pouvait pas se concevoir comme total, faute d'armes. Le Prince d'autrefois ne disposait que de quelques moyens grossiers de contrainte physique. S'il pouvait dominer quelques catégories d'individu par la terreur, il ne pouvait pas entraîner l'adhésion intérieure d'un peuple entier. Le tyran assez fou pour concevoir une tyrannie totale, courait à sa perte pour avoir méprisé le réel."

[...]

"Le fondement de cette prise en mains de l'économie, c'est le nombre. La Bête moderne n'en a jamais porté qu'un : 1234567890. Après avoir servi à l'État à dénombrer les hommes, la méthode statistique envahit tous les domaines. Elle dénombre les réserves de charbon, la criminalité infantile, l'intelligence moyenne. L'établissement de graphiques permet d'en tirer des lois en fonction desquelles s'organise l'ordre social, rendant ainsi l'anomalie individuelle impossible. La statistique permet au pouvoir de tout ramener à sa seule raison : l'efficacité. Il n'y a plus de lacs, plus de rivières, mais une masse d'énergie évaluée en kw. Plus de personnes, mais un capital de main-d'oeuvre, dont les statistiques démographiques permettent d'évaluer le bon état et les possibilités de renouvellement."

[...]

"Comme l'économie d'une grande nation est aujourd'hui inséparable de toutes les autres fonctions sociales, la contrainte devra déborder du cadre de l'économie. L'homme se verra fixer son style de vie, non seulement la composition de sa nourriture, mais la nature de ses vêtements, le contenu de ses loisirs."

[...]

"Le plus vieux peuple libre d'Europe accepte de sacrifier la plus immédiate des libertés humaines : celle du choix de la nature et du lieu de travail. [...] Les hommes avaient considéré, jusqu'ici, comme une monstruosité le fait d'obliger des hommes à un travail, qui n'était pas le leur dans un lieu qu'ils n'avaient pas choisi. Ils nommaient cela déportation, ou travaux forcés."

[...]

"Économie dirigée ? Dirigée vers quoi ? Vers plus de bonheur ? Plus de justice ou plus de vérité ? Non, vers plus de puissance économique. L'État a pris le volant de la machine créée par le capitalisme libéral, mais c'est pour le bloquer dans la même direction en appuyant à fond sur l'accélérateur. Économie dirigée ? Vers le néant, vers l'abîme d'une guerre."

[...]

"Un système d'allocations et d'assurances, de sécurité sociale garantit un minimum vital à la famille de l'ouvrier. La sécurité est le seul bien que le régime totalitaire semble pouvoir apporter aux hommes. Cette sécurité qui leur est assurée d'en haut, ils la payent de toutes les initiatives, et la stabilité qu'elle leur procure est, en effet, bien proche du minimum. Elle est le contraire d'une abondance qui permettrait au plus pauvre de courir des risques à la mesure de ses forces. Cette sécurité est illusoire, elle ne tranquillise l'individu que pour mieux l'anéantir dans la catastrophe collective."

[...]

"L'économie dirigée s'épanouit dans la guerre. Alors, quand le ciel vibre de milliers d'avions, quand le jour disparaît dans la fumée des explosions, l'homme entrevoit que cette gigantesque entreprise n'a rien à voir avec son médiocre bonheur. Il réalise, trop tard, la contradiction de l'homme et de l'État.

[...]

"Quand l'État totalitaire dit « Père, Mère » il pense : reproduction, parce que la famille est, provisoirement, le moyen le plus commode d'assurer la fabrication de la main-d'oeuvre. L'État n'a pas de théorie sur la parthénogénèse (ndlr : reproduction monoparentale) pour lui seul le résultat compte. Mais le jour où, pour ce travail, la petite entreprise se montrera moins efficace que le trust, il n'hésitera pas. Du travail individuel à la main, il passera au travail en série à la machine."

[...]

"Les régimes totalitaires attribuent une grande importance au corps. [...] Mais cette netteté du sport et de l'hygiène est trompeuse. Comme celle d'un cimetière bien tenu, elle compense un ordre de corruption. Il faut à l'État des individus gras et roses, donnant le maximum dans leur travail de paix ou de guerre. Avant d'abattre les cochons, on les engraisse."

[...]

"L'éducation traditionnelle pouvait comporter les pires défauts, elle laissait cependant une chance parce qu'elle était ouverte. Fini le travail, commençait le loisir. Fermée la porte de la classe, commençait la rue, les camarades et la famille. Finies les études, commençait l'âge adulte. L'enseignement s'arrêtait à la crise décisive de l'adolescence, et la société laissait le jeune homme se former lui-même à travers le désordre et les risques de la liberté. Tandis que dans le monde actuel, les individus sont d'éternels mineurs qui, jusqu'à leur dernier jour, ne cesseront d'être enseignés. L'éducation totalitaire déborde l'école, ou plutôt son école s'étend à toute la vie. De l'enfance à l'âge adulte, du travail au loisir, elle ne lâche l'homme qu'à un âge où il est suffisamment sclérosé pour être imperméable à toute expérience personnelle. L'adolescent ne peut plus réagir contre la tutelle éducative : quand l'école le laisse, la propagande le saisit. Sa révolte ne trouve plus rien sur quoi s'appuyer. Partout, en classe, au cinéma et dans les conversations de ses proches, il retrouve les mêmes concepts et les mêmes images."

[...]

"Cette mythologie de la jeunesse cache un terrible mensonge, car elle naît d'une évolution que l'État totalitaire achève de précipiter. Si notre monde est obsédé par la jeunesse, c'est parce qu'il l'exclut de la société des adultes. Quand Condé et Hoche étaient généraux à vingt ans, il n'y avait pas de ministère de la Jeunesse. Il n'y avait pas de jeunes, il n'y avait que des hommes. Notre civilisation technique en prolongeant la formation des cadres jusqu'aux abords de la trentaine et l'automatisme de notre hiérarchie, en réservant les postes de direction aux quinquagénaires, refoulent à la fois l'instinct sexuel et la volonté de puissance, non pas de la jeunesse, mais de l'homme à l'apogée de sa virilité. [...] Il n'y a rien de tel qu'un régime autoritaire pour maintenir les mêmes individus en place jusqu'à leur mort."

[...]

"Le pacte de l'homme et du lieu est rompu. Un jour ou l'autre, Anglais ou Hollandais peuvent débarquer à la gare de Bidarray pour occuper les fermes basques vidées de leurs habitants. [...] Il n'y a plus de peuple, cette synthèse qui ne peut naître que de la présence de plusieurs générations sur un même sol. Vingt kilos de bagage et une heure pour partir, voilà tout ce qui nous reste. L'Europe des paysans sédentaires est finie. Il n'y a plus que l'Europe des nationalités qui changent de patrie, comme le soldat change de garnison."

[...]

"Dans une société normale, il n'y a pas de « culture populaire » mais une culture tout court, ou mieux une civilisation qui n'est pas celle des bourgeois ou du peuple, mais celle des hommes. La culture populaire des régimes totalitaires est encore plus morte que la culture bourgeoise. Cette dernière a encore ceci de commun avec les vraies cultures, qu'elle est une culture de quelques-unes. [...] La culture populaire est une

culture morte, où, dans le meilleur des cas, une administration s'efforce de faire connaître au peuple des oeuvres conçues par d'autres, dans une autre société."

[...]

"Une culture populaire suppose un peuple, c'est-à-dire une collectivité vivant de sa vie propre : des pays, des métiers, des familles, des hommes, libres. Entre autre chose, elle suppose que la société échappe à l'État. Qu'un jour la vie reprenne un sens, et sans intervention d'un ministre de la culture, il n'y aura pas d'outil, pas de geste, qui ne porte la marque d'un style. Il n'y a pas de culture, il n'y a pas de beauté, la splendeur de l'art est comme celle de la nature."

[...]

"L'organisation des loisirs par l'État entraîne une cristallisation de leurs formes, déjà très avancée dans la société libérale, qui s'écarte autant de la fête primitive que de l'errance du promeneur solitaire. Le jeu devenant chose sérieuse, l'État en confie la direction à des professionnels, formés dans des « écoles de cadres » où ils s'efforcent de mettre en formules une technique du loisir. Le loisir totalitaire est à la fois standardisé et massif, donc passif. Massif, parce que l'organisation d'État ne peut agir que selon un plan et pour des masses. Passif, parce que le loisir standardisé et massif est le moyen de tenir les individus. Tous les hommes ont droit aux loisirs, seule l'organisation peut leur donner. Mais le sens du loisir, c'est la liberté."

[...]

"Pour les voyages pas exemple, l'organisation groupera les touristes dans les croisières ou dans les caravanes d'autocars, sur quelques itinéraires consacrés. [...] Le touriste, le colis, pourrait-on dire, se laisse ainsi porter à travers le monde sans jamais sortir d'un milieu clos, élaboré par l'État. Le touriste n'aura de relation avec le monde extérieur que par l'intermédiaire d'un cicerone (ndlr : guide touristique) qui se charge de donner un sens au film, qui se déroule sous ses yeux. Ainsi perd-il la liberté et avec elle le jeu et le rire."

[...]

"Dans ce régime, tout ce qui ne relève pas des administrations de l'économie et de la guerre relève du ministère de la Propagande. Qu'il s'agisse d'art de littérature ou de loisirs. À l'expression libre de la vie succède une énorme machine qui la fabrique. Là est peut-être le trait essentiel qui distingue la dictature moderne : sa capacité à compléter la possession physique par la possession morale."

[...]

"Comme toutes les autres institutions totalitaires, la propagande s'est affirmée avec la première guerre mondiale. Mais ce n'est qu'avec la révolution du XXe siècle qu'elle devient vraiment adulte, en prenant conscience de ses possibilités. Reconnue à l'égal des autres fonctions, son importance est sanctionnée par un titre ministériel. Alors l'État cesse de contrôler tant bien que mal l'information, l'art et les loisirs, il les engendre. Il coordonne méthodiquement ces diverses activités, afin d'opposer aux efforts de la conscience individuelle un mur continu."

[...]

"Sa force, comme celle de la publicité, à laquelle elle emprunte ses procédés, est dans sa puissance de choc. Son arme favorite est le slogan, plus que le slogan : l'image et plus que tout la musique, qui lui permet grâce à la musique enregistrée de donner un contenu affectif aux proclamations les plus vides. La radio apporte aujourd'hui le son et la présence, la télévision, la forme et le mouvement. Pour peu que d'autres machines apportent l'odeur et le relief, en quoi un individu non prévenu pourra-t-il distinguer la fiction de la réalité ? Mais n'oublions pas que le monopole de l'expression permet d'imposer cet autre fait : le silence sur ce que l'on souhaite."

[...]

"Le mythe de l'Ennemi permet à l'homme d'aliéner la dureté et l'énergie qu'il devrait déployer contre lui-même. Faire la guerre, lui tient lieu de résoudre ses conflits intérieurs. L'État doit anéantir ses ennemis, mais sans ennemi, il est sans fondement. L'État fort a besoin d'une menace pour se renforcer, d'un adversaire extérieur pour justifier la mobilisation. L'idéal serait une menace théoriquement terrible, mais réellement inexistante."

[...]

"Un des signes de l'État totalitaire, c'est l'absence de troubles dans la rue. Mais il n'y a plus de troubles dans la rue, parce qu'il y a des camps de concentration. Un certain ordre a toujours été la pire forme du désordre."

[...]

"La terreur totalitaire est le fruit naturel d'un monde où aucune force spirituelle ne vient contraindre une volonté de puissance, armée par les techniques de moyens tout puissants. Dieu est mort, la loi n'est plus qu'une formule, l'efficacité des machines est illimitée. En face d'elles : une masse d'individus impuissants. Qu'est-ce qui pourrait empêcher désormais la logique de la force de se développer jusqu'aux bornes de l'inconcevable ?

[...]

"Le réaliste est au-delà de la cruauté. Si être humain s'avère plus efficace, il sera plus humain. Vis-à-vis des hommes sa situation est celle d'un fermier vis-à-vis de son élevage. Pour obtenir tel résultat, quelle méthode adopter ?"

[...]

"Dans une police vraiment totalitaire tous les individus sont mis en fiches, comme des suspects, coupables de vouloir échapper à la volonté de l'État. Pour ceci, l'État n'a pas grand peine, il n'a qu'à mettre la main sur les archives déjà établies pour des motifs économiques ou philanthropiques. Bientôt, il lui suffira d'appuyer sur un bouton pour qu'en même temps que les papiers, la machine lui restitue l'homme. La base de cette bureaucratie policière c'est la carte d'identité. Celle-ci se transforme de plus en plus en fiche anthropométrique. Elle avoue enfin ses fins qui sont de tenir l'homme. D'étiquette collée sur le dos de l'individu la carte d'identité devient le titre qui lui donne droit à l'existence."

[...]

"Je dois mettre en garde contre une certaine réaction d'horreur provoquée par les procédés de l'État totalitaire, car cette réaction a pour fonction de nier une responsabilité générale. Ce sont des monstres, sous-entendu, « ce sont eux et c'est ailleurs. » Le camp d'extermination apparaît comme un accident terrible, une sorte de preuve par l'absurde du progrès humain. Un examen de sang-froid montre qu'il s'agit bien d'ici, de maintenant et de nous."

[...]

"Il serait facile de retrouver dans le passé des tortionnaires aussi ignobles que ceux de Buchenwald. La nouveauté tient en deux choses : d'abord le nombre énorme de victimes qui se compte par millions. Il est tel que la différence en quantité devient une différence en qualité. Seul un mécanisme anonyme peut détruire cette multitude de victimes anonymes. Au-dessus d'un certain niveau, l'homme ne peut anéantir l'homme qu'en ayant recours à l'organisation. La répression totalitaire ne fait que signifier, sur le plan de la tragédie, ce qui s'accomplit paisiblement sur le plan de la vie quotidienne : la destruction de la personne dans la masse. Le cadavre desséché du camp d'extermination n'est que le symbole d'une humanité réduite à l'état de chose. Le reflet du cadavre que nous croisons sans horreur à chaque instant dans la rue, l'individu sans vérité ni force personnelle."

[...]

"Le camp de concentration suppose une conscience des conflits collectifs, qui s'est éveillée depuis les guerres de la Révolution française. Il suppose aussi les moyens qui permettent de contrôler les masses. La prison suffisante à l'échelle de la faute individuelle ne l'est plus à celle de la faute collective. Elle est trop petite et pas assez isolée. Il devient nécessaire de concentrer la foule des suspects dans un champ clos, surveillé par des sentinelles. Autrefois, en temps de guerre, les sujets ennemis pouvaient se déplacer librement, mais quand la guerre du roi devint celle de tout le peuple, ils devinrent des soldats ou des espions en puissance. Dès la première guerre totale, celle de 1914, le camp de concentration existe, avec toutes ses caractéristiques : masse, enceinte de barbelés, miradors, alimentation diminuée, bureaucratie, etc."

[...]

"Les hommes étant réunis en grandes masses sur un espace limité et les disciplines

étant proportionnelles aux masses, la volonté de châtier n'a qu'à se développer jusqu'au bout pour créer l'univers concentrationnaire. Cet univers n'est pas exceptionnel, il est latent à toute société massive et concentrée. Il se manifeste sous des formes plus ou moins poussées, dès le stade de l'internat ou de la caserne. Dans un tel établissement à forte population scolaire, il serait facile de retrouver l'écrasement des individus par l'abstraction bureaucratique, le sadisme des supérieurs, la solidarité avilissante des inférieurs. Il suffit de pousser un peu plus loin l'automatisme du règlement, la rigueur de la clôture, les difficultés du ravitaillement et les inconvénients de la promiscuité pour en arriver à la société concentrationnaire. Dans la mesure où la nation totalitaire est elle-même une collectivité massive et organisée, le pays tout entier n'est plus qu'un immense camp de concentration. Là aussi la clôture est parfaite et la terreur règne."

[...]

"Fondamentalement, l'homme est un être responsable, un être libre. Libre de tout, même d'accomplir la plus grande des fautes : libre de rejeter la liberté. Le crime, c'est l'abandon à la nécessité, car à partir de lui tout est possible. Cet appareil irrésistible ne s'est constitué que par la démission de l'homme. Mais ce n'est pas un jour, dans le tonnerre d'un événement historique, que l'homme choisit entre cette liberté et cette démission. C'est à chaque instant, dans la continuité de sa vie qu'il choisit entre devenir un rouage ou rester lui-même."

[...]

"La justice pour l'Allemagne aurait consisté à punir les grands chefs, avec les exécutants les plus ignobles. Mais nous ne devons pas nous dissimuler que cette justice-là n'atteint pas la faute essentielle : l'irresponsabilité du peuple. Ce que la vraie justice exige, ce n'est pas l'exécution de quelques coupables, mais la destruction d'un système. À la faute individuelle, il y a une réponse facile : le châtement. À la faute sociale, il n'y a qu'une réponse infiniment plus difficile : la conscience du poids que le milieu fait peser sur la personne et la volonté de le transformer selon l'impératif de la conscience. C'est une révolution et non une occupation, qui aurait pu résoudre la question allemande. Celle qui aurait libéré l'homme de la machine et de l'État. Mais les vainqueurs ne pouvaient la faire sans se mettre en question eux-mêmes."

[...]

"Il ne s'agit pas de fabriquer des citoyens démocratiques ou vertueux. Il s'agit de laisser naître la liberté en l'homme, en lui laissant les possibilités de la vivre tant bien que mal. Il ne s'agit pas de fabriquer le paradis sur terre, mais de lutter pour un monde où le crime puisse tacher de sang les mains du criminel, pour qu'en frappant le prochain dans sa chair, de remords le prochain se poignarde. Là est la voie, celle de l'Allemagne, la nôtre."

[...]

"Par ses vices autant que par ses vertus le paysan échappe à l'esprit totalitaire. Chez lui les sens commandent, bien plus que les idées. L'immédiat plutôt que le futur, l'avarice avant l'ambition. Conquérir pour lui c'est tenir. Il ne distingue pas la puissance de la possession concrète. La prise du pouvoir qui conduit à la domination du monde ne l'intéresse pas, mais la propriété qui permet de se suffire à soi-même. Il tend à l'immobilité plutôt qu'au mouvement, à la paix plutôt qu'à la guerre. Par-dessus tout, le lien qu'il l'unit à la nature l'empêche de succomber au vertige nihiliste."

[...]

"Un siècle de politique a appris aux hommes d'État comment on joue de l'égoïsme étroit des ruraux. Pour les en dépouiller l'État promet aux paysans la terre, puis il resserre progressivement sur eux un appareil de contrôle qui leur enlève en détail, ce qu'il leur avait accordé d'un coup. Et si la douceur échoue, l'État peut résoudre radicalement la question par la destruction de la campagne. Le paysan tirant sa force de son lien avec la terre, il suffira de l'en arracher, de remplacer la petite propriété par de grandes exploitations qui dépendront entièrement des engrais et des tracteurs que leur fournit la ville. Par le brassage du service militaire, de substituer à la société paysanne un prolétariat mouvant de salariés et de soldats. Là où les haies épousaient la forme des coteaux, le coup de tampon d'un bureaucrate fait surgir la table rase, où

les économistes de l'État tirent leur ligne droite."

[...]

"La science politique fabriquera peut-être un jour un être aussi neutre, aussi incorruptible et maniable qu'un mécanisme. La tragédie serait finie, la paix de César aurait triomphé. L'humanité ne périrait pas, par décomposition, mais par sclérose."

[...]

"L'État est la guerre. Né de la guerre totale, l'État totalitaire ne pouvait qu'y aboutir. Le péril de guerre est la raison irréfutable du régime. C'est pourquoi autant que pour éliminer ses adversaires extérieurs, il s'y prépare en développant une mentalité obsidionale (ndlr : peur collective d'être assiégé). Sous tous ses aspects, dans ses institutions et dans son esprit, l'ordre totalitaire peut se définir comme une mobilisation générale anticipée. Seule la guerre peut vraiment fonder la Réquisition, la Propagande, la Dictature."

[...]

"C'est la paix qui risquerait de condamner un régime, dont le sens est le mouvement et la lutte. Pour lui, l'admettre équivaudrait au suicide. Le véritable État totalitaire se reconnaît à ce que la déclaration de guerre, loin de l'affaiblir le renforce."

[...]

"Le moment approche pour l'État de réaliser dans les bornes de la terre, ce que les États ont accompli à l'intérieur de leurs frontières. L'État a abattu les pays, les classes, les métiers, les églises, il ne lui reste plus qu'à abattre les États. Le sens de l'État c'est l'unité, or, désormais, dans un monde qu'elle ne cesse de rétrécir, la puissance unificatrice des techniques et de l'économie s'incarne irrésistiblement dans l'impérialisme universel. La terre est devenue si petite, qu'il n'y a plus de place que pour un seul. Elle n'est plus trop vaste pour un État mondial, mais trop étroite pour plusieurs nations suréquipées et surarmées. L'Empire de Rome avait 4 mois de long, l'Empire universel n'aurait que quelques jours d'avion. L'État mondial n'est plus une utopie."

[...]

"L'arme atomique fût engendrée par la conjonction de la Science et de l'État. Sans la science, l'État n'aurait pas eu d'arme, et sans État, la science n'aurait pas eu de volonté. La connaissance est femelle, seule une force supérieure pouvait la féconder. Comme dans notre monde l'esprit humain n'ose pas commander à la Science, ce fut l'État."

[...]

"Parce qu'il fallait que l'avertissement soit sans équivoque, la bombe atomique fut jetée par un gouvernement chrétien qui combattait pour le Bonheur et la Raison. La Bombe n'était pas le fruit d'une idée marxiste ou démocratique, mais de la Science et de la guerre totale. Seul pouvait la lancer le plus avancé dans ces deux voies. Il fallait bien vaincre... Si l'un n'en avait pas usé si tôt, l'autre n'eût pas hésité à s'en servir plus tard. [...] La question posée était si terrible que les hommes la fuirent dans les discours, le silence ou le rire. Un mécanisme de mort s'était déclenché, désormais refoulée dans le secret d'État, comme dans le subconscient des individus. Une arrière-pensée hantait le monde."

[...]

"Il nous faut retrouver par la conscience la sagesse de la nature et qu'une connaissance, guidée par l'esprit de vérité, place les bornes qu'imposait autrefois l'ignorance."

[...]

"Le culte du confort justifiant la prolifération des contraintes dans tous les domaines de la vie quotidienne, en même temps qu'il amollit, insensiblement, celui qui les subit. La liberté s'y détruit d'en bas sans drame. Elle disparaît d'elle-même et ainsi elle s'anéantit plus sûrement. Telle est la duperie du libéralisme américain."

[...]

"Avec le secours des sciences humaines, la raison d'état fabriquera l'être rationnel, sexuellement neutre, dépourvu de complexe religieux, utilisable à 100 %. Alors l'État disparaîtra, au lieu du Chef une administration, au lieu d'un dogme matérialiste une

morale de l'utilité ou plutôt des réflexes, au lieu de la mise au pas, la standardisation. Ni casernes ni bagnes : des techniciens et des asiles. Plus d'exécution, faute de rebelles."

[...]

"Si les hommes étaient assez conscients et assez fraternels pour choisir d'un gouvernement mondial, ils le seraient assez pour respecter l'indépendance du voisin, sans y être contraint par l'État. [...] Ce rêve d'un État mondial, à une époque qui n'a plus que des vérités matérielles, ne fait que traduire, en termes temporels, la nostalgie de l'unité spirituelle qui devrait unir les hommes au-delà de leurs diversités concrètes."

[...]

"Être conscient d'être serf, c'est déjà ne plus l'être. [...] L'adversaire que je dois combattre n'est pas un fatalisme, que je ne trouverai nulle part, pas même chez les marxistes. Mais ce refus du conflit de la liberté et de l'histoire qui permet au monde moderne de céder au monde, tout en demeurant justifié par l'esprit. Tant que l'homme survit, une dernière chance nous reste : dénoncer la contradiction de l'esprit et des faits, pour l'acculer au choix."

[...]

"C'est parce que je n'ai plus d'issue que je suis forcé d'agir. S'il restait un moyen d'échapper, il me suffirait bien de vivre au lieu de mettre en question l'État. [...] L'acte libre n'est pas négation, mais révolte contre la fatalité."

[...]

"Il n'est qu'un espoir que tu cherchais en vain autour de toi. Il n'est pas dans cet avenir ou ce passé mensonger. Tu le cherches bien loin, alors qu'il est très près... En toi, dans ce vide et ces profondeurs que tu ignorais, tu sentiras naître la tiédeur du seul feu qui puisse consumer le monde."

[...]

"Certes, si nous considérons les faits sans complaisance, tout nous enseigne que notre univers tend, irrésistiblement, à se totaliser en un pouvoir central. Mais humainement, rien ne justifie cette évolution, au contraire, tout ce qu'il y a d'humain, en nous, la rejette. Et humainement rien ne s'oppose à ce qu'il en aille autrement, sinon notre refus de faire un geste libre."

[...]

"Il n'est pas de solution qui puisse nous sauver de l'aliénation politico-économique. Elle n'est pas dans la meilleure des constitutions, elle n'est même pas dans la suppression de l'État. Elle est dans l'affirmation de l'homme."

[...]

"La réalité sera toujours à inventer et la décision toujours à prendre. La fatalité qui opprime l'homme ne peut pas être définie une fois pour toutes par une fatalité. Si par extraordinaire, nous trouvions le moyen d'enrayer la prolifération de l'organisation politique, nous aurions d'autres poussées à contenir. Tout serait à redécouvrir, comme doit être à chaque instant repensée la lutte contre l'État. La solution n'a jamais libéré l'homme que de sa liberté. [...] Celui qui place son statut dans une solution, et non en lui-même, est constamment tenté de la réaliser par tous les moyens."

[...]

"L'État ne se développe que là où nous ne sommes pas, pour nous dispenser légitimement ou illégitimement de l'effort. Les peuples et les individus libres sont les peuples et les individus riches d'une vie surabondante, auxquels il est aussi naturel de donner qu'il leur est naturel de recevoir."

[...]

"L'esprit de système abstrait généralement une bonne raison, à partir de laquelle il reconstruit tout le reste par prolifération idéologique. Ainsi s'opposent la liberté à l'ordre, le mensonge à la vérité, la gauche à la droite. C'est en le divisant que les forces du monde désarment en nous l'esprit. C'est en rapprochant ses contraires épars que nous ferons jaillir la flamme de l'esprit. Conservateur ou révolutionnaire ? L'un et l'autre, car deux choses permettent à l'homme de défier le temps. L'imagination et la fidélité, l'une tournée vers l'avenir et l'autre vers le passé. C'est pourquoi les esprits

trop étroits pour les contenir à la fois les opposent."

[...]

"La force matérielle est la raison d'être de l'État et c'est parce que l'esprit n'arrive plus à intégrer les puissances du monde, que la fonction matérielle prolifère irrésistiblement dans le corps de l'humanité, comme un organe vigoureux envahirait un organisme débilisé. L'énorme appareil du Léviathan n'est que le résidu d'une démission totale de l'esprit humain devant la force. Si celui-ci pouvait se saisir de toute la puissance, l'édifice entier tomberait aussitôt en poussière."

[...]

"La révolution contre l'État doit placer au premier plan, la formation de la personne. À la différence d'un système d'éducation qui tend de plus en plus à sélectionner les individus selon leurs aptitudes pour les adapter au mieux à leur fonction sociale, cette éducation devra chercher à former des hommes complets. Elle cherchera à leur donner un esprit et un corps, une pensée et des mains. Elle s'efforcera de développer plusieurs tendances contradictoires : dans le sens, mais aussi à contre-courant des aptitudes. Notamment chez les individus que leurs fonctions publiques pourraient conduire à perdre de vue la condition humaine. Elle essaiera d'aider le corps et l'esprit à prendre leur plus grande épaisseur, en cultivant, par exemple, en même temps l'intelligence et le caractère, la sensualité et la moralité. Surtout, elle devra aider et laisser croître en l'homme le besoin d'agir sa pensée : la pratique de l'initiative spirituelle le conduisant à l'initiative dans l'action. Plaçant la solution dans l'homme et non en dehors de lui, la révolution contre l'État doit placer au premier plan les devoirs de l'individu vis-à-vis de lui-même : l'éthique et le style de vie personnel. En ceci elle ne fait que reprendre la tradition universelle. Aux antipodes des « révolutions » modernes qui n'insistent guère sur les devoirs de l'individu vis-à-vis de sa conscience, mais qui lui demandent seulement de l'abdiquer entre les mains de l'État. Elle évite ainsi l'erreur centrale qui nous a menés à l'ère des tyrannies sous le couvert du libéralisme politique."

[...]

"Au fond de moi-même je trouve le tu. Au fond de ma solitude, l'appel vers le prochain. Ma personne n'est que la première que je rencontre. Ma liberté n'est que la liberté vécue, elle n'est pas égoïsme, mais devoir. Elle m'impose d'aller à rebours de ma facilité et aussi de me sacrifier pour la transmettre. La nuit de l'intériorité s'ouvre sur le jour de l'universel."

[...]

"Qui ne dispose pas d'instant, où il peut s'abandonner au plaisir et à la méditation, ne pourra jamais donner un corps et un esprit à son action. Le lien qui l'unira à l'humanité ne sera jamais que celui qu'il noue avec ses proches, sa famille et ses amis. C'est ce que tu es, qui te rend universel parce qu'irremplaçable, parce que nul ne peut donner, à ta place, ce que tu donnes. Parce que tu es toi-même, tu ne confonds pas l'univers en toi. Une authentique originalité t'appelle, comme le point sombre et dense du promeneur solitaire crée jusqu'à l'horizon l'immensité de la plaine."

[...]

"Pour être, et bien plus encore pour donner, l'homme doit pouvoir disposer de sa part de force. Comment permettre à chacun d'accéder au pouvoir ? Non pas en le déléguant à un Pouvoir total, mais en l'exerçant par lui-même et les autres. L'homme doit imposer sa volonté aux structures politiques et techniques, au lieu de se laisser conditionner par elles. Avec l'exercice quotidien du pouvoir l'individu fera à chaque instant l'expérience de la responsabilité. Dans des sociétés à sa mesure, il s'habituerait progressivement à découvrir et à servir l'intérêt commun. Il apprendra à élargir son horizon, sans perdre de vue sa vie concrète. Au lieu de subir du haut en bas une impulsion qui ferme l'individu sur lui-même, la société vivra d'un mouvement qui partira de la base pour aller au sommet."

[...]

"La prise du pouvoir n'est qu'une étape bien lointaine, qu'il serait désastreux de vouloir hâter. Quand l'heure arrive de l'envisager vraiment, on peut dire que la plus grande partie du chemin est déjà faite. La plupart des mouvements révolutionnaires

modernes ont vu leurs fruits pourrir parce qu'ils ont voulu les cueillir verts."

[...]

"Une entreprise aussi grave qu'un renversement de l'évolution actuelle, plus particulièrement contre la politisation, ne peut commencer qu'au commencement : de la pensée à l'action, de la personne aux personnes. Elle doit chercher tout d'abord la réussite là où elle se trouve à sa portée, dans la profondeur et la clarté de la prise de conscience. [...] Toute récolte demande son temps pour mûrir. Le plus grand des efforts ne peut guère hâter cette maturation."

[...]

"Au moment venu et à sa place, il n'y a pas de refuser l'État. Il n'y a pas de solution, pas même la suppression de l'État. Combattre l'État ne peut être un principe d'action, mais vivre libre. [...] Il ne s'agit pas de choisir idéalement la liberté, pour refuser les contraintes qui s'imposeront inévitablement à l'homme, mais d'un choix historique entre les dernières libertés et la contrainte absolue. Ce n'est pas moi qui refuse l'État, mais l'État moderne qui se refuse au plus humble de mon besoin d'être libre."

[...]

"La société sans État est une utopie, autant que l'homme sans péché. Elle supposerait des individus parfaitement lucides, parfaitement bons et parfaitement forts, capable de penser et d'agir à chaque instant en fonction de l'humanité."

[...]

"L'État est notre faiblesse, non notre gloire, voilà la seule vérité politique. Toute société où l'individu se dégage de la totalité primitive suppose un gouvernement, des lois et même une police, sans lesquels elle sombrerait dans un chaos plus écrasant que leurs contraintes. Mais l'organisation politique contient les germes du désordre auquel elle remédie. Au-delà d'un certain point, elle devient plus oppressive, que le trouble dont elle prétend libérer. Il est impossible de supprimer l'État, mais il est non moins nécessaire de le réduire au minimum."

[...]

"Pour limiter l'État, la condition de base est de ne plus l'identifier à la vérité, de refuser absolument d'accorder une autorité sacrée au pouvoir politique."

[...]

"Comment définir d'avance la vérité qui donnerait à la conscience la force de s'imposer à l'État ? [...] Dans l'état actuel de l'humanité cette vérité ne peut plus être un dogme religieux, elle pourrait consister en des Droits, qui seraient garantis par une institution absolument distincte de l'État."

[...]

"De tels droits ne s'inventent pas, et je crois qu'ils correspondraient à peu près aux Droits de l'Homme. Mais les Droits de l'Homme sont trop ambitieux et trop vagues. Ils définissent un maximum, là où il faudrait définir un minimum. Ils manquent d'un contenu concret. Une déclaration des droits de l'homme actuel devrait énumérer les libertés passives, la sécurité des personnes et des biens, mais surtout exprimer l'active : le droit de vivre selon sa pensée."

[...]

"La fonction de l'État ne serait plus, alors, de réaliser le maximum d'une perfection matérielle, mais d'assurer à chaque individu le minimum, à partir duquel commence la liberté. Un strict minimum qui laisserait un contenu au risque."

[...]

"Une des formes les plus pernicieuses de la politisation de la société est cette abstraction politique dans le mythe d'une personne. Il serait d'ailleurs assez facile d'y remédier par l'interdiction de la propagande."

[...]

"La peur de la liberté est aussi commune que le besoin de s'en justifier. Si seule elle peut valoriser notre conscience et nos rapports privés, nous ne faisons rien pour accomplir les devoirs qu'elle suppose pour l'assurer aux autres et à nos descendants."

[...]

"Pour provoquer en l'homme le geste libérateur, il doit suffire de lui montrer à quel point ce monde détruit sa liberté et à quel point il ne peut exister sans elle."

Le Vote

source :

<http://palim-psao.over-blog.fr/article-le-vote-par-bernard-charbonneau-102330081.html>

Le 2 mai 2012

Ci-dessous un petit extrait de circonstances, d'un texte de Bernard Charbonneau (1910-1996), ami de Jacques Ellul, critique de la société industrielle et de l'écologie politique telle qu'elle se constituera dans les années 70, et penseur iconoclaste hélas méconnu d'une opposition au ravage écologique. Les actes du colloque qui lui a été dédié à Pau en 2010, sont désormais disponibles sur ce site.

« **Le vote** », par Bernard Charbonneau

« Le vote a toujours été un rite de participation, et surtout, il le deviendra de plus en plus, notamment dans les grands pays sans référendum où l'on vote pour des politiciens et des partis plutôt que pour telle politique. L'univers me dépasse, et aujourd'hui c'est la société objectivée dans l'État : la paix, la guerre, l'économie, les finances - qui me domine chaque jour d'un peu plus haut. Chaque jour le monde s'appesantit et se complique, soit que la technique le rende tel, soit que la science me le dise. Chaque jour l'événement tombe du ciel, ma vie échappe un peu plus à ma pensée et à mon pouvoir. Politiquement je suis libre, mais d'autres ont fixé le lieu et la nature de mon travail, et ils s'occupent aussi de mes loisirs. Je choisirai le chef de l'Etat, mais de moins en moins le pain que je mange, la maison que j'habite, car c'est la science économique qui en décidera. Je ne maîtrise pas mon destin qui est torrent - production, pollution, information, population - indéfiniment en crue. Reste la guerre ou la paix. Mais l'on n'a jamais convoqué le peuple souverain pour la voter.

Quelle angoisse ! Au fond je n'en sais rien et je n'y puis rien. Heureusement que tous les quatre ans, je deviens soudain omniscient et omnipotent : je vote. En général, je n'ai guère le choix qu'entre deux biens, ou deux maux. Mais je peux choisir le moindre ; je décide entre le rouge et le blanc, si Dupont ou Durand fera la bombe atomique, si c'est lui ou l'autre qui m'enverra enseigner la grammaire structurale à Hirson... Enfin, je compte - au moins pour un ; je ne suis plus un individu, je suis le Peuple... Je vote parce que j'y crois ; c'est un acte essentiel, décisif. Et moi aussi je vote - je suis un intellectuel critique - parce que je n'y crois pas et que cela n'a aucune importance. Maintenant c'est fait. Qui va gagner ? Les pour ou les contre, les Bleus ou les Verts ? Le suspense est à son comble. C'est ?ni ; j'ai voté, j'ai fait l'amour avec la France, j'ai fait pipi dans l'urne et je me sens mieux. J'ai rempli mon devoir et puis penser à autre chose : à gagner du fric ou aux vacances. J'ai voté, ouf ! j'en ai ?ni pour un temps, j'ai délégué mes pouvoirs.

Plus la société évolue, plus l'individu vote ; et plus l'on vote, plus ce geste se dévalue. Alors pourquoi le vote ? - Pour le vote. C'est un rite d'exorcisme qui refait d'un monde - d'une société, d'un Etat - l'œuvre de la liberté des individus. Mais du coup celle-ci devient la chose de la société, de l'Etat. Je m'y intègre ; je ne me suis pas contenté de le subir, je l'ai choisi. La fête électorale est un rite de participation comme la messe : c'est pourquoi qui refuse cette société cuirassée en Etat a pour devoir civique de s'abstenir. Sinon de son esclave, je deviens son complice...

Le vote est un rite fondateur. Le jour ou la société n'y croira plus, elle aura changé. Déjà la nôtre, avec ses sondages d'opinion, comptabilise moins des libertés que des courants collectifs. Demain l'on ne votera plus. Mais ce ne sera plus à la suite d'un vote. »

(**Bernard Charbonneau**, « Une seconde nature », pp. 91 à 93.)

- **Élisée Reclus**

Lettre à Jean Grave

Clarens, Vaud, 26 septembre 1885.

Compagnons,

Vous demandez à un homme de bonne volonté, qui n'est ni votant ni candidat, de vous exposer quelles sont ses idées sur l'exercice du droit de suffrage.

Le délai que vous m'accordez est bien court, mais ayant, au sujet du vote électoral, des convictions bien nettes, ce que j'ai à vous dire peut se formuler en quelques mots.

Voter, c'est abdiquer ; nommer un ou plusieurs maîtres pour une période courte ou longue, c'est renoncer à sa propre souveraineté. Qu'il devienne monarque absolu, prince constitutionnel ou simplement mandataire muni d'une petite part de royauté, le candidat que vous portez au trône ou au fauteuil sera votre supérieur. Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

Voter, c'est être dupe ; c'est croire que des hommes comme vous acquerront soudain, au tintement d'une sonnette, la vertu de tout savoir et de tout comprendre. Vos mandataires ayant à légiférer sur toutes choses, des allumettes aux vaisseaux de guerre, de l'échenillage des arbres à l'extermination des peuplades rouges ou noires, il vous semble que leur intelligence grandisse en raison même de l'immensité de la tâche. L'histoire vous enseigne que le contraire a lieu. Le pouvoir a toujours affolé, le parlotage a toujours abêti. Dans les assemblées souveraines, la médiocrité prévaut fatalement.

Voter c'est évoquer la trahison. Sans doute, les votants croient à l'honnêteté de ceux auxquels ils accordent leurs suffrages — et peut-être ont-ils raison le premier jour, quand les candidats sont encore dans la ferveur du premier amour. Mais chaque jour a son lendemain. Dès que le milieu change, l'homme change avec lui. Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres. L'ouvrier, devenu contre-maître, peut-il rester ce qu'il était avant d'avoir obtenu la faveur du patron ? Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets des rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? L'atmosphère de ces corps législatifs est malsain à respirer, vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'ils en sortent corrompus.

N'abdiquez donc pas, ne remettez donc pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. Ne votez pas ! Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; au lieu de prendre des avocats pour proposer un mode d'action futur, agissez ! Les occasions ne manquent pas aux hommes de bon vouloir. Rejeter sur les autres la responsabilité de sa conduite, c'est manquer de vaillance.

Je vous salue de tout cœur, compagnons . »

Élisée Reclus.

Lettre adressée à Jean Grave, insérée dans *Le Révolté* du 11 octobre 1885.

Reclus, Élisée (1830-1905), *Correspondance*, Paris : Schleicher Frères : A. Costes, 1911-1925. pp.364-366

« Et en témoignant de ce que fut ma patrie [Béarn, Pays basque, Landes], peut-être donnerai-je aux jeunes hommes l'idée de s'en créer une. »

p89 *« protection de l' « environnement » : le crime est imparfait sans ce point final : l'hypocrisie . La société qui détruit les paysages se devait de les protéger. L'environnement a désormais son ministre. »*

[...]

p90 « Tandis que l'égoïsme des pays développés leur fait accroître sans arrêt ce qu'ils croient être un « niveau de vie ». » [...]

Bernard Charbonneau « Tristes campagnes » (1973)

p7 (préface de Daniel Cézérielle) « Il considère que les évolutions désastreuses de son temps ne sont pas accidentelles. Elles ont une unité ; elles résultent de la dynamique de la modernité : ce sont autant de conséquences de ce qu'il appelle « la Grande Mue », c'est à dire le changement de la condition humaine par le développement explosif de la science et de la technique. » [...]

p8 « Au départ cette mue est la traduction d'un authentique besoin de liberté, elle se continue par un mouvement qui s'accélère de lui-même en dehors de tout projet, et cette aveugle montée en puissance dans tous les domaines du pouvoir humain finit par menacer à la fois la liberté et la nature. » [...]

« Quant à lui, il a pris très tôt conscience du fait que la société industrielle dans laquelle il vivait pourrait, en dépit de son libéralisme, réquisitionner du jour au lendemain tous ses jeunes pour les jeter par millions dans le chaudron de sorcière de la guerre industrialisée. » [...]

« Or dès les années 20, cette mobilisation totale va servir de modèle à de nombreux projets révolutionnaires de gauche et de droite auxquels de gigantesques masses d'hommes vont, tout au long du siècle, être sacrifiées et traitées comme de la simple matière première. Mise en mouvement au départ par un besoin de liberté et d'indépendance, la recherche de la puissance et de l'efficacité politique va légitimer la mise sur pied d'appareils de domination sans précédent dans l'histoire. [...]

Charbonneau a très tôt la conviction que la mobilisation de toutes les ressources du territoire au service de l'économie de guerre n'avait été que l'amorce d'un mouvement plus vaste, porté aussi bien par l'Etat que par le marché. A savoir l'extension à toute la terre de la logique technique et industrielle. Il a prévu qu'il en résulterait non seulement ce que l'on appelle aujourd'hui des risques écologiques de toutes sortes, mais aussi, et surtout, une mutilation de la part sensible de l'homme qui, tout autant que de liberté, a un besoin vital de nature. » [...]

p13 « Il insiste sur le fait que **« la liberté n'existe pas en dehors du combat par lequel l'homme terrasse en lui-même l'être social (p150) mais cette victoire toujours précaire débouche forcément sur une condition difficile à vivre: la liberté est une ascèse. Elle n'est pas la jouissance d'un droit ni une propriété de l'humain comme le croyaient les libéraux. Elle n'est qu'un possible ; et le faire advenir est le plus dur des devoirs. »**

p18 « pour connaître la liberté, il faut l'avoir perdue. » [...]

p20 « La liberté n'est pas donnée, elle est à prendre, soit qu'on la pense, soit qu'on la vive. Être libre c'est s'affranchir : toute liberté est libération. » [...]

p28 « Quand les libertés deviennent purement individuelles et juridiques, quand elles se réduisent à un jardin égoïstement clos, délimité de tous côtés par la loi et la police d'État, alors elles sont proches de leur fin » [...]

« Pour l'homme qui n'est pas tant soit peu maître de sa pensée et de son travail, l'acte électoral n'est qu'une sorte de rite qui l'assure d'une autonomie qu'il n'a pas. » [...]

Même les libertés individuelles ne sont que des conséquences. Si elles garantissent aux individus un domaine où exercer leur liberté, à leur tour **elles n'existent que parce que des hommes les ont un jour revendiquées et qu'ils sont encore à les défendre: sans eux elles survivront quelque temps par inertie, puis disparaîtront d'elles-mêmes** » [...]

« sous des formes libérales couve l'État totalitaire ».

p30 « Elle n'est rien d'autre que quelqu'un ouvrant les yeux sur lui-même, et du même coup sur l'univers et son semblable : « Je suis »...Par conséquent je pense, et donc je fais. » [...]

p47 « La conscience est le trait de feu qui délimite en l'homme la part de sa liberté_ donc de ses déterminations. » [...]

p48 « **Le maximum de conscience est le maximum d'expérience.** » [...]

p49 « Une conscience totale serait celle qui embrasserait toute la sphère d'une existence. Elle est par exemple la capacité à s'affirmer et à se mettre dans la peau d'autrui »... « Un monde où la

connaissance se spécialise risque d'aboutir à la décomposition, sinon au gel des consciences. »[...]

p50 « Toute conscience est sentiment d'un manque. Nous découvrons la nature quand la société l'a détruit, nous parlons de fait social quand celle-ci se décompose. » [...]

p51 « En toutes choses elle nous avertit que le temps de l'innocence est fini et que nous ne saurions sans péril persister dans le sommeil. Elle nous alerte_ et c'est en ceci qu'elle nous déplaît. Désormais, il n'est de chance qu'au delà, dans un acte de liberté dont elle est le premier signe. Si dans une société qui se détruit nous prenons conscience de la nature au moment où nous l'avons vaincue, c'est pour rétablir librement un lien qui jusque là existait et s'est détruit de lui-même. »

p52 « Car elle sait qu'elle ne résout rien, elle mène à l'acte qui libère. Elle me découvre en effet doublement engagé : dans le réel et devant l'esprit. Elle oblige à l'action parce qu'elle est expérience de la détermination et de la responsabilité. »

p53 « la conscience de la servitude est celle qui brise un jour les fers »[...] « Retournant la personne contre elle-même, elle avait rompu le cercle infernal qui l'enfermait en son individu pour l'ouvrir à l'autre et à autrui : la dressant contre sa condition, elle rompt le cycle des fatalités qui l'absorbaient dans l'entropie universelle. **Dans cet univers, j'ignore si l'homme est libre ou non. Mais je sais que la conscience libère et qu'agir c'est vaincre la fatalité** »[...]

[...] p59 « Et c'est la conscience du passé, notamment du notre, qui fournit les armes qui permettent au présent de se donner un futur. » [...] « La mémoire et la prévision sont les deux démarches d'une même opération par laquelle l'homme demeure et devient lui-même dans le flot dissolvant du temps. » [...] « **Un pays qui oublie son passé et ne prétend plus se donner un futur a déjà perdu la vie.** »

p62 « L'occident dont la fièvre a contaminé la terre, se caractérise par une tentative désespérée de maîtrise de l'espace temps. Mais comme l'homme ne peut vraiment sortir de sa planète et de sa peau, et qu'il n'a qu'une vie, il perd d'autant plus d'espace et de temps qu'il cherche à en gagner, les transformant en un bout de chagrin qui rétrécit de plus en plus vite »[...] « Les moyens de communication rapides tel le téléphone [de nos jours internet, hum...], **loin de nous donner du temps bourrent le nôtre , et en multipliant les relations humaines nous en privent.** »[...]

p63 « la consommation dévorante de l'espace temps par l'espèce et les individus n'est qu'une sorte de suicide. » [...] « Nous n'échapperont pas à un espace-temps clos en y cherchant une issue. La seule qui puisse transcender notre condition c'est un acte, une œuvre ou une vie qui aient un sens. » [...] « Une vie _ou une œuvre_ nécessaire obéit à un rythme nonchalant qui est celui de l'univers et non celui de notre trop brève durée. L'individu moderne confond le sentiment de l'urgence qui est fécond avec la hâte qui est stérile ; **c'est pourquoi identifiant agir à se presser, il détruit en voulant créer. Toute récolte vient à son heure.** »

p84 « L'individu physique peut alors connaître la peur de la mort , et le fidèle appréhender le châtimement, l'esprit ignore le vertige du néant. Dans la mesure où la société paysanne participe encore de l'ordre primitif, elle n'éprouve ni angoisse ni désarroi devant la mort.

Pour l'Orient traditionnel celle-ci est la délivrance qui met fin à la nausée de l'éternel retour; le nirvana sauve l'homme de la survie: promesse inconcevable pour nous [(Christ vie éternelle etc)]. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le Japon ait pu recruter des unités entières de volontaires de la mort; en eux Nippon vivait plus que l'individu japonais. Ni l'Allemagne d'Hitler, ni même l'URSS, à plus forte raison la France ou les USA n'ont pu compter sur des escadrilles de kamikazes. Et s'il y eu malgré tout quelques aviateurs pour s'écraser volontairement sur l'objectif, c'est parce que l'individu des sociétés libérales l'est moins qu'il ne semble."[...]

p85 « La difficulté de mourir est à la mesure de la conscience de soi ; la plupart ne se la donnent que parce qu'ils ont renoncé à leur condition individuelle »[...] « Le suicide progresse, paradoxalement semble-t-il, avec la gravité de la mort. Ayant tout ramené à soi-même, l'individu n'a plus rien d'autre à espérer. Si par hasard son existence individuelle ne répond pas à son exigence _et désormais il lui demande tout _ il ne lui reste plus que le néant c'est-à-dire la mort : Elle était pour lui l'Amour, la Vérité faite chair, mais Elle ne l'aimait pas, alors il s'est tué. Tandis que l'ordre d'hier s'écroulait en émancipant l'individu, celui de demain se constituait en le niant. Plus il devenait seul, plus il se sentait absurde, et plus les suicides se multipliaient : les derniers

coups de revolver retentissent quand se ferment les portes du silence totalitaire. Le suicide, tant sur le plan individuel que social, est à la fois le signe de la présence et de la fin de l'individu, l'acte limite de celui qui se sent à la fois exclu de l'univers et incapable d'accepter cette exclusion. Chaque homme est libre...de se tuer _ Les statistiques des sociétés libérales en témoignent. »[...] « La société libérale la fuit à chaque instant dans chacun de ses membres, mais elle ne peut nier la mort qu'en niant l'individu : en sacrifiant chaque homme de chair à l'Homme qui ne meurt pas, à l'Espèce, ou mieux encore car l'espèce est périssable, à la matière éternelle. Mais si l'homme ne meurt pas, on ne peut pas le tuer ; si la mort n'est rien, assassiner n'est pas grand chose : le respect de la vie humaine est fonction de la gravité reconnue à la mort. Supprimer un homme n'est qu'effacer une apparence pour assurer la seule vie qui existe : le devenir collectif ; et chaque meurtre en consacrant son existence, nous assure que nous ne mourrons point. »[...] « ainsi la peur de mourir conduit au meurtre, et le refus de la mort n'empêche pas le siècle de la philanthropie de s'acheminer vers les guerres les plus sanglantes que l'humanité ait connues. »

p89 « Le refoulement de la mort est encore plus fondamental que celui du sexe ; et dans ce cas aussi la négation de la réalité nourrit un monde de névroses individuelles et collectives. Ainsi quand elle ne détruit pas notre corps, la mort détruit notre esprit. »[...]

p90 « Tandis que se perdre dans le métier ou dans l'État comble le désir individuel par excellence : échapper à soi-même pour échapper à la mort. L'individu se sauve dans une pseudo-éternité de nature sociale : ainsi les « Immortels » de l'académie française... » [...]

« Mais le siècle de la liberté portait en lui à son insu, la puissance qui devait le détruire en même temps que ses contradictions : le culte du fait matériel, de l'utile. »[...]

« L'obsession politique de ce temps, le culte d'un pouvoir qui résume en lui toutes les forces matérielles : l'État totalitaire, est un sous-produit de notre refus de la mort. La passion de l'argent des entreprises économiques qui se justifient par le service matériel de l'humanité sert en réalité un désir de puissance qui traduit notre impuissance devant la mort. »[...]

p94 « La conscience de la mort féconde la vie, en situant le réel face au vrai. Qui l'accepte dépasse toujours sa subjectivité, et qui rejette une aussi grande évidence est prêt à bien d'autres mensonges.»[...]

p98« Que nous le voulions ou non, tout homme même le plus médiocre, même le plus préservé, vit un destin inouï, et non cette comédie bourgeoise qu'un décor chaque jour rapiécé protège du vide et du ciel. Ceci, c'est le bon sens le plus élémentaire qui nous l'enseigne. » [...]

p105« Comment faire de la liberté le principe de la vie sociale ? »[...] « Nous tenons notre liberté pour naturelle et rationnelle, quand tout homme libre s'étonne d'en être un et sait qu'au fond du cœur il souhaite être débarrassé de ce fardeau. La liberté n'apporte pas la paix mais l'épée, non la certitude mais l'inquiétude, non l'accord avec soi-même et autrui mais le débat et la lutte. Elle mène exactement par le doute à la bataille, alors qu'en la niant nous obtenons la paix avec les hommes et l'univers par celle du cœur. Qui hésiterait ? La liberté n'est pas à la taille de l'imagination, de la volonté ou de l'amour d'un homme, il faudrait sans doute être un dieu pour être pleinement libre en soutenant l'épreuve jusqu'au bout.

La liberté est un drame dont l'agent est la contradiction et le conflit, la conclusion finale la mort et la folie : il est normal que l'acteur ne soit pas à la hauteur de son rôle. Et pourtant il faut bien qu'un homme le joue, car il n'y a pas de plus grand, ni de plus lourd de sens. »

*« **Tout individu honnête sait bien que sa pente est de ne pas penser pour ne pas agir** » [...]*

p123« pour nous défendre du vide cosmique, nous bâtissons des murs qui enferment un microcosme où la loi humaine se substitue à celle de la jungle. Sur l'enfer de nos instincts, notre volonté, et surtout le Droit édifie la scène lumineuse nécessaire à notre vie. Mais plutôt qu'ils ne les suppriment, ils les refoulent et les dissimulent : du violent ils font le perfide et de la brute l'hypocrite. La société n'introduit un minimum d'ordre dans le chaos qu'au nom d'un idéal moral ou politique qui a pour fonction de camoufler le mal autant que de l'abolir. Parce qu'il est trop évident que la condition humaine est dominée par l'argent, le sexe et la mort, toute société se fonde officiellement sur un homme moral qui n'aurait pas plus de portefeuille que de couilles, et qui naturellement ne meurt pas. » [...]

p124 « Le fragile décor de la civilisation recouvre l'enfer de la force ; et impossible de savoir si c'est pour sauver l'homme de la force ou la force de la révolte de l'esprit humain. Quand l'ordre social s'effondre comme en juin 40, le masque est arraché ; et nous assistons stupéfaits à la

révélant de ce que peut être l'individu moyen quand il n'est plus tenu à défaut d'une foi personnelle, par un cadre social ; une brute prête à s'avilir ou à tuer plus faible que soi pour un verre d'eau. Mais dès que nous le pouvons, nous nous hâtons d'oublier ce mauvais rêve. Et l'On nous y aide ; ce n'est pas pour rien que le temps de guerre est celui des héros, et que la France de la débâcle devint celle de la Résistance. La civilisation et la morale c'est la contrainte intériorisée en hypocrisie ; et quand Dionysos se révèle, c'est barbouillé de merde et de sang . On ne sort pas du cercle, n'en déplaît aux moralistes ou aux immoralistes. Mais à tout instant quelqu'un peu le rompre.

Même en temps normal, pas besoin de creuser très profond pour découvrir que les rapports humains sont des rapports de force, d'ailleurs aussitôt mués en rapport d'autorité. Là où l'obstacle est trop lourd le courant se détourne ; là où une pression s'exerce nous cédon, là où elle cède nous avançons.»[...]

p125 « Encore plus que les rapports entre individus, ceux du groupe sont de l'ordre de la guerre_ même camouflée sous les fleurs de la politesse ou de la diplomatie. Quand une classe est vraiment dominante, elle ne s'interroge pas sur ses droits et en use jusqu'au bout. Mais si l'évolution ébranle sa domination, elle sera prise de scrupules et découvrira la Justice en même temps que sa faiblesse. » [...]

« Aussi la politique comme l'économie, quand elle se veut humaine, est-elle seulement l'art du moindre mal : on sacrifie quelques soldats pour sauver un régiment.

Et le choix politique est en général douteux, car dans bien des cas il immole des richesses et des personnes existantes à un intérêt forcément abstrait dans la mesure où il est général et futur. Le domaine de tout gouvernement est celui de la réalité _ du mal : un Himalaya de cadavres est là pour nous en avertir. Mais comme il faut bien mettre un peu d'ordre dans le désordre, il ne s'agit pas de fuir avec la politique le constat de ce mal inévitable, seulement de le reconnaître afin d'en limiter les dégâts. Il n'y a pas d'autre moyen de maintenir la politique ou l'économie à hauteur d'homme, à mi-chemin de la meilleure des théories et de la pire des pratiques.

Dans notre effort même pour vaincre le mal et la mort nous ne saurions leur échapper. Car si l'esprit est d'en haut, le corps ne peut subsister sur terre qu'avec la participation des puissances d'en bas. Si la force est évidemment suspecte, il n'est cependant de bien que réalisé _ donc par l'empli d'une force plus ou moins dominée. En ce sens le glaive matériel est celui de l'esprit, et il nous faut chercher notre chemin entre un mépris idéaliste du pouvoir et un réalisme qui l'adore pour lui-même. En outre comme le bien n'est pas simplement de l'ordre de la nature, l'action humaine ne peut incarner l'un dans l'autre qu'en usant de violence : sa mesure est toujours celle de spirituel. L'homme est ainsi pris dans le dilemme d'un esprit de paix qui est capitulation devant l'état de fait ou d'une violence révolutionnaire, policière ou militaire, perpétuellement tentée d'identifier la Justice à son glaive. C'est le drame des révolutions politiques ou religieuses, qui, engendrées par la passion du Bien, dégénèrent en exercice sadique et sanglant du pouvoir sur la nature et les hommes. Ici bas le meilleur est inextricablement lié au pire. Qui l'oublie déchaîne l'enfer en voulant construire un paradis. Le progrès des sociétés n'y change pas grand chose, elles troquent seulement les vertus et les vices de la jeunesse pour ceux de la vieillesse. L'histoire des peuples comme celle des individus est prise entre deux écueils qu'il est difficile d'éviter. » [...]

« Puis quand les nations se civilisent ou plutôt quand leurs forces déclinent, elles réussissent à enchaîner leurs vieux démons mais en éliminant du même coup les dieux et la nature.

D'où chez les individus les plus forts, la nostalgie d'un passé où la vie n'avait pas perdu son sel, l'espérance d'une fête libératrice qui briserait les cadres d'une société trop rationalisée et moralisée. Ainsi révolutions et guerres font un jour éclater la mince enveloppe qui contient les fureurs primitives, nous replongeant un instant dans un univers en fusion où s'affrontent les puissances sacrées. Mais les horreurs du délire guerrier n'aboutissent qu'à revaloriser la paix et la morale. Comment l'homme réunirait-il en lui Dionysos et Athéna ?

Le mal est le fond même de la vie social aussi toutes les sociétés s'efforcent-elles de le nier.

Jusqu'ici, elles le faisaient en l'opposant au Bien comme le noir au blanc. L'Église ou l'État réalisant la vertu, le vice était projeté dans un Adversaire parfaitement affreux : ainsi Satan, dont nous retrouvons les traits épouvantables dans le juif, le bolcheviste ou le capitaliste. Mais l'exorcisme religieux ou idéologique ne suffit plus dans une société où la science succède à Dieu et à la Morale, elle se doit de nier le mal en soi en proclamant que cette catégorie n'a plus de sens du point de vu de la science. Mais s'il n'y a plus de mal, y-a-t-il encore un bien ? En niant qu'il y ait un bien et un mal, sommes-nous au-delà ou en-deçà ? »[...]

p127 « Ainsi partout et jusque dans l'homme la conscience et la raison ne trouvent tout d'abord que la nécessité du mal. A s'en tenir là le choix de la liberté est folie : acte de foi, pari. Pourquoi quelqu'un le fait-il ? Parce qu'il ne peut autrement : parce que sans liberté, vivre est impensable. Elle n'est pas dans les objets [...] bien mieux elle est dans le sujet. Elle n'est pas dans les choses parce qu'elle est un pur impératif spirituel : c'est son immatérialité qui l'enracine dans l'esprit personnel.[...] L'homme n'est pas libre ; il le devient. »

p129 « Dans ces structures physiques ou sociales nous ne pouvons rien, mais contre elles, nous pouvons tout par le moyen d'une imagination et d'une action révolutionnaire. Ainsi la conscience de la détermination est l'acte originel et décisif. L'esclave qui prend conscience de ses fers les a aux trois-quarts rompus ; déjà il sonde les murs de sa prison pour trouver la fissure. Mais s'il désespère, ou pire, s'il se croit libre... Et il en est de même du mal. C'est quand on se refuse à le reconnaître qu'il se déchaîne. Il nous est aussi dur d'en prendre conscience et de le dire qu'il nous est naturel de le refouler et de le taire ; notre penchant serait de l'identifier à son expression. Alors que celle-ci libère ; qui le refoule le porte désormais en lui. »

p133 « Pas plus qu'il n'est nécessité ou liberté l'homme n'est nature ou liberté, mais nature et liberté. » [...]

« L'homme est fils de la terre, nous sommes en train de le réapprendre aujourd'hui que nos moyens sont devenus si puissants qu'ils menacent de la détruire, donc nous sommes avec elle. » [...]

p140 « Au moment où nos moyens nous donnent l'illusion de pouvoir rompre avec la nature, sa passion nous rappelle que l'homme participe d'elle et qu'il se détruira s'il la détruit. Mais ce n'est pas en reniant sa liberté, en retournant à la jungle originelle qu'il évitera de la faire, c'est au contraire en la poussant jusqu'au bout : en décidant de pratiquer un respect que lui imposait jusque là sa faiblesse. Depuis Hiroshima en quelque sorte, le mal est fait, les moyens sont là, que nous le voulions ou non. Ce qui tenait à la nature tient à notre décision, en premier lieu celle de déposer nos armes. L'homme est acculé à la liberté. Il n'a plus le choix qu'entre celle de se détruire ou de sauver la terre par ce surplus de pensée qui, après l'univers, mène à se maîtriser soi-même ; c'est-à-dire après la nature cette seconde nature sociale qui lui a permis de dominer la planète. » [...]

p162 « La lutte politique et sociale et celle de la pensée ne sont que deux faces d'une même bataille. »

p167 « La justification de l'univers »

« L'homme libre est celui qui cherche une raison de vivre...Et qui l'a trouvé ne l'est plus. » [...]

« L'homme est possédé par le démon de la justification, la nostalgie d'une pensée et d'une vie conformes à quelque Justice parfaite. Seules les bêtes ne se justifient pas, il leur suffit d'être. Étant sans conscience, elles sont sans hypocrisie. » [...]

p174 « Rien de plus courant dans les discours de nos Machiavel que la substitution aux hommes réels d'un citoyen idéal parfaitement lucide et altruiste. Si vous vous avisez à ce moment de mettre en doute son existence, ils se scandaliseront comme de petits enfants d'un tel pessimisme, et le public fera chorus. » [...] « Le monde est ainsi mené par de soi-disant réalistes ou de soi-disant idéalistes toujours prêts à couvrir la viande avariée de la misère humaine du miel de leur discours. » [...]

p185 « La justification de l'individu »

« Nous ne nous contentons pas de vivre, nous prétendons penser et tenir des discours : cette vie a un sens, le moindre de nos gestes dessine la figure de la Vérité qui l'éclaire. Pas un de nos instants qui ne sous-entende cette prétention d'être le reflet d'un esprit universel, et surtout d'avoir choisi de l'être. Pas besoin de le dire, cela va de soi ; même s'il y est contraint le paysan le plus inculte fournira les raisons de son acte et ne supportera jamais d'entendre ces deux mots : « tu mens », même s'ils sont murmurés par sa conscience. Notre esprit ne tolère pas la contradiction surtout avec soi-même. » [...] « L'individu devant se justifier, les contradictions subsistent dans sa vie, qu'il doit s'efforcer de résoudre ; cet effort, il tend toujours à le réduire au minimum par des rites ou bien des œuvres, mais le plus commode est encore le discours. » [...] « Violents par nature, nous justifierons la violence comme étant la vraie douceur ; malades nous prêcherons la valeur de la souffrance, et menacés de mort le détachement à la vie. » [...] « A la différence des pierres l'homme parle, et quand il parle sérieusement c'est en général pour se justifier. » [...]

p188 «Même pris sur le fait le coupable se justifie. Il n'a pas cédé à sa pente, il a choisi d'agir selon la loi. Et tout homme est ce coupable, pris sur le fait de sa vie par le regard de sa conscience. En paix avec lui-même et avec autrui il ne se serait pas justifié.» [...]

p189 «Le discours est le négatif de l'être ; comme dans ces États qui parlent trop de paix, ...ce qui est pleinement vécu se passe du langage. Quand serons-nous vêtu de silence et de vérité comme la fleur sauvage ? La toute puissance de l'esprit pousse l'individu à se proclamer conforme au moment où il se contredit, et jamais il n'est aussi sincère, car la sincérité est indispensable à une bonne justification. Si vous l'incriminez de mensonge, il vous considérera avec l'œil bleu de la vertu outragée. »... « Quelle que soit sa subtilité, le propre de la justification est d'être purement intellectuelle : contre le vrai et le réel elle joue des mots. Son ennemi c'est l'expérience, le constat du fait, matériel ou spirituel. Elle refuse de remonter aux sources. Elle part de la vérité, et le langage est le chemin qui l'en éloigne. »[...] p190 « Elle n'est pas libre, elle sert. Talonnée par la nécessité, elle n'a pas le temps de la conscience : vous étonnerez toujours quelqu'un en lui montrant qu'il se justifie. »[...]

p197 « La justification naît de la liberté pour la détruire. »[...] « L'homme est libre en esprit parce que la nécessité ne peut le posséder qu'avec la complicité de sa liberté. Qui se voit acculé au meurtre de son prochain en dépit de la révolte de la conscience, n'a plus qu'à transformer le meurtre en devoir. « Je suis forcé de tuer » devient « je dois tuer ». C'est au niveau de l'esprit que se décide le meurtre, celui qui n'est pas instant de folie, mais tuerie préméditée. La justification est la faute décisive et irrémissible qui, d'exception, fait du mal la règle qui gouverne toute une vie d'homme ou une société. La conscience déchirée est encore libre dans son impuissance ; elle est lucidité, chance, qui peut toujours dévier le geste et provoquer la rédemption. Tandis que la justification ferme les portes de l'enfer. »[...]

p199 « Le mensonge de la liberté »

« ...qui donne son nom à la nécessité[...] le seul fait de penser pousse à imprimer la structure de l'esprit sur l'univers. Déjà les anciens païens exorcisaient ce qu'il y a de brutalement élémentaire dans le cosmos et de transcendant dans le divin en faisant des forces de la nature des personnes divines. Nous personnifions encore les puissances naturelles qui nous échappent en donnant des prénoms aux cyclones. [...] Nous baptisons nos machines. » [...]

p201 « La liberté dont On parle n'est qu'un libéralisme qui l'identifie aux mécanisme du langage ou des choses. L'idéaliste libéral dissimule un réaliste qui serait bien près d'en douter si elle n'était démontrée par les « faits ». Mais il y a cet autre fait, encore plus proche de nous ; l'exigence humaine. Aussi pour la satisfaire la détermination et la contrainte irréductibles doivent se camoufler en liberté. Un minimum d'ordre social en est la condition paradoxale : les sociétés les plus libres comme celles du Nord ne le sont que parce que les disciplines de la morale y dispensent de celles de la police. Mais la contrainte sociale ne peut s'imposer à l'individu que si elle lui laisse l'illusion de l'autonomie, au moins d'avoir choisi d'obéir. Alors, une fois de plus l'identification de la nécessité _ ici de la discipline sociale_ à la liberté permet de résoudre la contradiction. Le libéralisme confond la liberté avec la loi : l'obligation et la sanction. Et toutes les sociétés participent du mensonge libéral, d'autant plus qu'elles sont tyranniques. Elles fondent le pouvoir de l'État sur quelque contrat social plus ou moins mythique, seule en varie la forme_ et encore !_ puisque de nos jours tous les régimes ont recours au vote pour se fonder. L'abdication de la liberté se fait toujours en son nom. »[...] « Le régime qui nie la liberté doit s'en réclamer plus qu'un autre. » [...] p202 « Le mensonge de la liberté est le ciment des sociétés. Comme il en faut toujours, il faudra toujours le dénoncer. » [...]

p204 « Le choix de la liberté »

« Choisir la liberté, c'est accepter la contradiction avec l'univers et soi-même, c'est refuser la justification, surtout celle qui s'opère au nom de la liberté. Au lieu de se fabriquer un univers anthropocentrique dans un système philosophique ou religieux, c'est seulement chercher la vérité. Mais alors la vérité _ absolue et transcendante_ et non quelque idole ou idées valorisant le monde et mon individu. La vérité non ce fantasme de nos médiocres désirs : le Rationnel, ou l'Utile. » [...] « L'esprit humain se meut vers l'absolu, mais c'est à travers le relatif. Penser signifie vivre, et la conformité de la vie à la pensée comme celle de la pensée à la vérité n'est pas l'état mais le but d'un homme. » [...]

p215 « L'erreur centrale du libéralisme, la cause de tous ses échecs, c'est la confusion verbale de la liberté et de ses contraires : la logique, la nature et l'État.
(Bernard Charbonneau « Je fus - essai sur la liberté »)

« Le crime capital, la responsabilité qui les englobe toutes, c'est le vœu d'obéissance absolue à la société, l'abdication de sa responsabilité. Les monstres d'Oradour n'étaient que des soldats tenus d'exécuter les ordres, ils n'étaient pas responsables. Mais là fut précisément leur culpabilité qu'ils partagent avec tous les hommes qui acceptent la discipline de l'Armée, dont le culte stupide et sanglant de la Nation. En devenant de purs instruments ils avaient commis leur crime par avance. Mais tout le monde n'a pas la malchance d'être envoyé à Oradour. » Bernard Charbonneau (je fus-essai sur la liberté).

« Qui se regarde de trop près se découvre bientôt perdu et recherche un sauveur. Napoléon n'est pas venu pour sauver la France_Ni Hitler l'Allemagne_ ce serait plutôt le contraire. Il est venu pour sauver les français de leur Révolution, c'est à dire chacun de nous de sa liberté »
(Bernard Charbonneau « Comment ne pas penser »)

« La connaissance scientifique ne nous livre qu'un aspect de l'univers. »... « Chaque jour une discipline nouvelle cerne plus strictement notre liberté, qu'elle nous découvre conditionnée par le sexe, l'économie, ou l'inconscient collectif. Mais pour un individu lucide, est-il besoin de science? »... « L'esprit surhumain des sciences fait pénétrer dans une immensité dont les contours s'évanouissent au fur et à mesure que l'on avance: c'est là son essentielle vertu. Les raisons qu'elle donne révèlent aussitôt des mystères encore plus profonds; et par les bouleversements qu'entraîne ses découvertes, dans la pratique comme dans la théorie, elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. La solution à nos difficultés politiques ou sociales ne viendra pas de la science, comme se le figurent certains scientifiques, elle nous forcera seulement à courir indéfiniment après le mirage d'une issue; quand elle est fidèle à elle-même elle n'aboutit pas à la certitude mais à creuser vertigineusement l'interrogation. Malheureusement rares sont les savants qui ont l'esprit de la science; trop souvent ils se contentent de justifier ses œuvres par quelque idéologie. »... « Nous retrouvons ici le même esprit d'orthodoxie, la même négation de la liberté que dans les religions; d'autant plus redoutable qu'elle se croit le fruit de la liberté humaine. »... « C'est l'unité du langage et de la pensée humaine, donc l'homme, que menace la spécialisation scientifique. »... « Le savoir progresse grâce à une spécialisation toujours plus stricte. Mais plus la lumière se concentre en un point, plus le reste est abandonné à l'ombre; et le reste c'est l'univers, et l'essentiel »... « La spécialisation, la division du travail imposent une centralisation qu'anime l'impérialisme de la logique et de la volonté de puissance. Le système ne peut rien tolérer en dehors de lui-même: qui dit standard dit élimination des autres types... »... « La bureaucratie n'est qu'un produit de la raison. Partout où la société devient trop vaste et trop complexe, la règle, technique ou politique, doit se substituer à la diversité et au désordre humain ...Le désir d'une société plus juste, donc plus rationnelle, va dans le même sens que la technique en multipliant les lois: la règle impersonnelle . Et là où l'organisation parfaite: L'État totalitaire se substitue à la nature et aux hommes, la bureaucratie prolifère à l'infinie. A tel point que la raison devient absurdité. »... « En général ce système élimine la révolte consciente. On ne se révolte pas contre ce qui n'a ni nom, ni visage; la bureaucratie n'existe pas, seulement ses abus. »... « Toute recherche de l'efficacité mène à l'organisation, c'est à dire tôt ou tard à la bureaucratie, donc à l'absurdité et à l'impersonnalité. »... « Le capitalisme n'a pas supprimé l'État, il l'a monopolisé et renforcé pour garantir ses privilèges contre le peuple et la concurrence étrangère: le pouvoir de l'argent n'est rien sans celui du sabre. »... « L'homme s'est dégagé de la nature et de la glèbe; mais la nature est sa mère et la terre sa patrie: nul ne le sait comme l'homme de l'âge industriel. Parce qu'il détruit les forêts, il recherche leur ombre; parce qu'il souille les fleuves, il recherche l'eau claire. Le sentiment de la nature grandit avec l'industrie, et il achève de détruire ce qu'elle a épargné, en rassemblant des masses humaines croissantes sur des espaces verts sans cesse plus restreints. Défendu contre les fauves et la maladie, mais frustré de certains instincts fondamentaux, l'homme cherche avec fureur la dernière cime, le dernier lion, le dernier goujon. Il fait un loisir de ce qui était son travail; mais comme il n'y a plus assez de proies pour tant d'hommes, on l'invite à prendre des photos que d'autres regardent. »... « produire c'est aussi produire des déchets; toute cuisine a ses détritrus, mais celle de notre industrie est si énorme

qu'il lui faut la terre et le ciel pour poubelle. »...

« Le journal ne fournit que des faits, d'autant plus déformés qu'ils sont lointains et difficiles à distinguer qu'ils sont nombreux. Ce qui compte c'est l'effort de réflexion sur eux: ils ne sont rien, elle est tout. Seul l'esprit crée, parce qu'il dépasse l'instant. Qui veut être présent à son temps n'oublie ni le passé, ni l'avenir, ni surtout les raisons profondes qui les lui font considérer. Qui veut saisir l'actualité au lieu d'en être saisi, prend ses distances. »... « Notre bonheur est plutôt l'absence de malheur: une certaine idée du minimum vital. Mais ce minimum devient vite un maximum, car le bonheur est aussi le confort, cette poésie des fesses. »... « ainsi la société qui au nom d'un intérêt général abstrait, en arrive à nier l'individu, nie du même coup la démocratie. »... « L'État-Nation s'est organisé en détruisant les patries. Il a rassemblé ses peuples en armées; mais quiconque se sert de l'épée périra par l'épée. Cette vie qu'il a détruite lui manque; le corps ne nourrit plus la tête, et quand tout aboutit à elle, pour en finir il suffit de la trancher. »... « Propagande: contre cette force brute l'intelligence ne peut rien, et les intellectuels ont démontré leur débilité devant celle de Staline ou d'Hitler. C'est moins la finesse qu'on peut lui opposer que les tripes ou le cœur: la foi dans une vérité. »

(Bernard Charbonneau « Le système et le chaos »)

« Le conflit de l'individu citoyen et de son milieu atteint aujourd'hui son aboutissement. Jusqu'à l'ère atomique, à chaque aggravation des termes de sa contradiction avait correspondu une autonomie plus grande de la conscience individuelle. Mais cette tension atteint son point de rupture. La grande ville actuelle aboutit à un type d'hommes où se disjoignent à l'extrême la pensée et le comportement. »

(Bernard Charbonneau « Le jardin de Babylone »)

p99« Quant aux différences culturelles, elles sont abolies par l'administration, l'école et la caserne publiques autant que par les trusts. Donc en se méfiant de l'État, la tendance anarchisante ne se trompe pas. Mais [...] confond lutte pour la liberté absolue avec celle contre l'État absolu. »[...] « Tout gouvernement d'une société d'une certaine taille, surtout équipée de moyens techniques est le fait d'un État, fédéral sinon centralisé. [...] Le problème n'est pas de remplacer l'État par l'autogestion généralisée, mais d'empêcher l'avènement de l'Administration totale. Ceci en réveillant à la base les hommes et les sociétés qui résisteront à son emprise, et en définissant la foi et les institutions communes qui peuvent fédérer des individus et des sociétés différentes. »[...] « En dépit du désir humain de paix, comme dans la nature, mais autrement moins réglée, la violence est partout dans la société. Les rapports sociaux sont pour une art des rapports de force. »[...] « La similitude et le comparable poussent à la rivalité, la différence à la guerre. L'agressivité est dans la vie, même le chien est impérialiste ; et ce n'est pas une drogue miracle qui nous débarrassera de ce virus, mais sa reconnaissance autour de soi et surtout en soi. » [...] « A la condition de ne pas donner à ce constat de fait l'autorité d'un jugement de valeur, reprenant ainsi à l'envers l'erreur de l'idéaliste qui prend son jugement de valeur pour un constat de fait. Le problème n'est pas de choisir entre la non violence et la violence, mais de savoir de laquelle il s'agit et de la maîtriser dans la mesure où elle peut et doit l'être. Sans cela on s'enferme dans des contradictions et des situations sans issues. » [...] « On en revient toujours à la véritable raison d'être du mouvement écologique : non pas établir le paradis sur terre, mais y éviter l'enfer. »[...]

p106 « **Si pour chacun le motif d'agir est vraiment une question de vie ou de mort pour laquelle les chances de réussite ne sont que secondaires, alors il résistera aux échecs et à l'usure du temps. Et c'est la conviction qui suscite l'imagination, celle qui fait qu'à force de se cogner la tête contre les murs on découvre, on invente la fissure qui rend l'impossible possible. Et si par malheur une crise grave éclate, ce qui se pourrait bien dans l'actuel chaos, c'est la force des convictions qui permettra de tenir dans la tempête en affrontant la solitude et les risques de l'action clandestine. Le for intérieur de chacun est le dernier réduit d'un mouvement en cas de troubles.** » [...]

p113« D'où l'idée juste que si l'on veut changer la vie, il ne suffit pas de s'en prendre à l'économie, il faut changer la technique en adoptant des « techniques douces » et décentralisées. »

p126 « cas du club de Rome , synarchie d'illustres technocrates... »

p197« Plutôt que des îlots « bio »... c'est toute la production agro-chimique qu'il faut rendre

progressivement à l'agri-culture »
Bernard Charbonneau « *Le feu vert* »(1980)

*****<http://palim-psao.over-blog.fr/article-34526634.html>

Mercredi 6 mai 2009

« **La politique n'est pas la solution** », par **Anselm Jappe**.

Même si beaucoup refusent encore de comprendre la logique inexorable qui a conduit à un état du monde si sombre, la conviction se répand que l'économie capitaliste a mis l'humanité devant de grands problèmes. Presque toujours, la première réponse est la suivante : « Il faut retourner à la politique pour donner des règles au marché. Il faut rétablir la démocratie menacée par le pouvoir des multinationales et des Bourses ». Mais la politique et la démocratie sont-elles, vraiment le contraire de l'économie autonomisée, sont-elles capables de la ramener dans ses « justes bornes » ?

La « politique » s'oppose-t-il à « l'économie » ?

La « politique » et l'économie » sont des sphères de la totalité sociale, des subsystemes complémentaires entre eux. De même que les sociétés précapitalistes n'avaient pas d' « économie » dans le sens moderne, elles n'avaient pas non plus une « politique » comme nous l'entendons. Dès que la valeur s'impose en tant que forme de la réalité sociale, elle implique la naissance de subsystemes différenciés. La valeur, avec sa pulsion impersonnelle à l'augmentation tautologique, n'est pas une catégorie purement « économique », à laquelle on pourrait opposer la « politique » comme étant la sphère du libre arbitre, de la discussion et de la décision en commun. Cette idée, qui est depuis longtemps un des piliers de toute la gauche, vise à « démocratiser » la vie politique pour imposer des règles à l'économie. Mais dans la société fétichiste de la marchandise, la politique est un subsysteme secondaire. Il est né du fait que l'échange de marchandises ne prévoit pas de relations sociales directes, et que par conséquent il faut une sphère pour les rapports directs et pour la réalisation des intérêts universels. Sans instance politique, les sujets du marché passeraient immédiatement à une guerre générale de tous contre tous, et naturellement personne ne voudrait se charger de garantir les infrastructures [1]. Les hommes, en leur qualité de représentants de marchandises, ne peuvent pas se rencontrer dans leur individualité et ne peuvent pas se rencontrer donc pas former une communauté. La logique de la valeur se base sur des producteurs privés qui n'ont pas de lien social entre eux, et c'est pourquoi elle doit produire une instance séparée qui s'occupe de l'aspect général. L'Etat moderne est donc créé par la logique de la marchandise. Il est l'autre face de la marchandise ; les deux sont liés entre eux comme deux pôles inséparables. Leur rapport a changé plusieurs fois pendant l'histoire du capitalisme, mais c'est une grande erreur que de se laisser entraîner par l'actuelle polémique des néolibéraux contre l'Etat (qui d'ailleurs est démentie par leur pratique, là où ils sont à la barre) à croire que le capital ait une aversion fondamentale contre l'Etat. Cependant, le marxisme du mouvement ouvrier et presque toute la gauche ont toujours misé sur l'Etat, parfois jusqu'au délire, en le prenant pour le contraire du capitalisme. La critique contemporaine du capitalisme néolibéral évoque souvent un « retour de l'Etat », unilatéralement identifié avec l'Etat-providence de l'époque keynésienne. En vérité, c'est le capitalisme lui-même qui a très massivement recouru à l'Etat et à la politique pendant la phase de son installation (entre le XVe et la fin du XVIIIe siècle) et qui a continué à le faire là où les catégories capitalistes devaient encore être introduites - les pays arriérés à l'est et au sud du monde au cours du XXe siècle. Enfin, il y recourt toujours et partout dans les situations de détresse. C'est seulement dans les périodes où le marché semble tenir sur ses propres jambes, que le capital voudrait réduire les faux frais qu'implique un Etat fort.

La gauche se trompe lourdement en attribuant à l'Etat des pouvoirs souverains d'interventions. D'abord, parce que la politique est de plus en plus de la politique économique. De même que dans certaines sociétés précapitalistes tout était motivé par la religion, maintenant toute discussion

politique tourne autour du fétiche de l'économie. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la différence entre la droite et la gauche consiste essentiellement dans leurs recettes divergentes de politique économique. La politique, loin d'être extérieure ou supérieure à la sphère économique, se meut complètement à l'intérieur de celle-ci. Cela n'est pas dû à une mauvaise volonté des acteurs politiques, mais remonte à une raison structurale : la politique n'a pas de moyen autonome d'intervention. Elle doit toujours se servir de l'argent, et chaque décision qu'elle prend doit être « financée ». Lorsque l'Etat cherche à créer son propre argent en imprimant du papier-monnaie, cet argent se dévalorise tout de suite. Le pouvoir étatique fonctionne seulement jusqu'à ce qu'il réussisse à prélever de l'argent sur des procès de valorisation réussis. Lorsque ces procès commencent à ralentir, l'économie limite et étouffe toujours plus l'espace d'action de la politique. Il devient alors évident que dans la société de la valeur la politique se trouve dans un rapport de dépendance vis-à-vis de l'économie. Avec la disparition de ses moyens financiers, l'Etat se réduit à la gestion, toujours plus répressive, de la pauvreté. A la fin, même les soldats s'échappent s'ils ne sont pas payés, et les forces armées deviennent la propriété privée des restes barbarisées des institutions étatiques - ce qui est déjà arrivé dans nombreux pays du tiers-monde, mais aussi dans l'ancienne Yougoslavie.

Nous avons indiqué les éléments majeurs de la crise de la socialisation basée sur la forme valeur : la société du travail se trouve sans travail et doit déclarer à des peuples entiers qu'ils n'ont plus cours. L'Etat national en tant que mécanisme de la régulation est en train de disparaître. La crise écologique signifie que, afin de continuer la création de la valeur, le monde entier est jeté dans le chaudron de la valorisation. Le rapport traditionnel entre les sexes a été mis en discussion, parce que le travail féminin en tant que « revers obscur » de la valorisation ne peut pas être intégré dans la logique de la valeur. Ces problèmes restent hors de l'atteinte de la politique, qui commence à tourner à vide. Elle dégénère définitivement en spectacle publicitaire qui couvre les gouvernements d'unité nationale qui gèrent en effet dans tous les pays occidentaux l'urgence continuelle.

Faut-il « démocratiser » la politique pour s'opposer à l'économie ?

Le problème ne réside pas dans le fait que la politique n'est pas assez « démocratique ». La démocratie même est l'autre face du capital, non son contraire. Le concept de démocratie au sens fort présuppose que la société soit composée de sujets dotés de libre arbitre. Pour avoir une telle liberté de décision, les sujets devraient se trouver en dehors de la forme marchandise et pouvoir disposer de la valeur comme de leur objet. Mais dans une société fétichiste, il ne peut pas exister un tel sujet autonome et conscient. Ils peuvent en exister seulement des fragments en voie de formation. La valeur ne se limite pas à être une forme de production ; elle est aussi une forme de conscience. Non seulement dans le sens que chaque mode de production produit en même temps des formes de conscience correspondantes. Mais la valeur, à l'instar des autres formes historiques de fétichisme, est quelque chose de plus : elle est une forme a priori au sens de Kant. Elle est un schéma dont les sujets n'ont pas de conscience, parce qu'il se présente comme « naturel » et non comme historiquement déterminé. Autrement dit, tout ce que les sujets de la valeur peuvent penser, imaginer, vouloir ou faire se montre déjà sous forme de marchandise, d'argent, de pouvoir étatique, de droit [2]. Le libre arbitre n'est pas libre face à sa propre forme, c'est-à-dire face à la forme marchandise et à la forme argent, ni à leurs lois. Dans une constitution fétichiste, il n'existe pas une volonté du sujet qu'on puisse opposer à la réalité « objective ». De même que les lois de la valeur se trouvent hors de portée du libre arbitre des individus, elles sont aussi inaccessibles à la volonté politique. Dans cette situation, « la démocratisation n'est rien d'autre que la soumission complète à la logique sans sujet de l'argent » [3]. Dans la démocratie, ce ne sont jamais les formes fétichistes de base elles-mêmes qui constituent l'objet de « discussion démocratique ». Elles sont déjà présupposées à toutes les décisions, qui ne peuvent donc concerner que la meilleure façon de servir le fétiche. Dans la société marchande, la démocratie n'est pas « manipulée », « formelle », « fausse », « bourgeoise ». Elle est la forme la plus adéquate à la société capitaliste, dans laquelle les individus ont complètement intériorisé la nécessité de travailler et de gagner de l'argent. Là où il est encore indispensable d'inculquer aux hommes à coups de matraque la soumission au capital, le capitalisme se trouve encore dans une forme assez imparfaite. On passe à côté de l'essentiel si l'on se borne, comme le fait inlassablement la gauche, à mettre en relief

que les groupes économiques, les médias, les Eglises, etc., manipulent les électeurs et transforment la démocratie en une chose bien différente que ce qui est écrit dans les Constitutions - bien qu'évidemment de telles manipulations existent. La démocratie est complète, lorsque tout est sujet à négociations - sauf les contraintes qui dérivent du travail et de l'argent. Les sujets pour qui la transformation du travail en argent est le fondement indiscutable de leur existence se décideront, même s'ils sont « complètement libres » de choisir, toujours en faveur de ce que les lois de la marchandise imposent sous forme d' « impératifs technologiques » ou d' « impératifs de marché ». « Démasquer » les « vrais intérêts » cachés derrière ces « impératifs » est un des sports préférés de la gauche. Pourtant, il faut plutôt mettre en discussion le système fétiche qui produit ces impératifs, qui en son sein sont bien réels.

L'auto-gestion ouvrière permet-elle de s'opposer à l'économie ?

Les illusions « de gauche » sur la démocratie sont apparues particulièrement audacieuses lorsqu'elles se sont présentées comme demande d' « autogestion ouvrière » des entreprises, donc comme extension de la « démocratie » au procès productif. Mais si ce qu'il faut autogérer, c'est une entreprise qui doit réaliser des profits monétaires, les autogestionnaires ne peuvent faire rien d'autre, collectivement, que ce que font tous les sujets de marché : ils doivent faire survivre leur unité de production dans la concurrence. La faillite de toutes les tentatives d'autogestion, même celles organisées à grande échelle comme en Yougoslavie, n'est pas seulement imputable au sabotage opéré par les bureaucrates (même si celui-ci a eu lieu naturellement). Mais dans l'absence d'un mode de production directement socialisé, les unités de production séparées sont condamnées, qu'elles le veuillent ou pas, à suivre les lois fétichistes de la rentabilité. Dans la société marchande pleinement développée, les individus, qui ne peuvent plus imaginer une vie en dehors du travail et de la marchandise, font de leur propre initiative tout ce qui est nécessaire pour faire avancer ce système, sans besoin d'être manipulés. On note en effet qu'existent de plus en plus des sujets de marché qui réunissent en eux-mêmes les catégories logiques du propriétaire des moyens de production et du salarié : dans le cadre de l'énorme augmentation du nombre des travailleurs « autonomes », qui en certains pays sont déjà devenus plus nombreux que les salariés, cette figure de l'auto-exploité a connu une grande diffusion. Parmi les salariés restés sur place, beaucoup défendent effectivement leurs " intérêts " en se tuant au travail pour maintenir la " compétitivité " de l'entreprise où ils ont leur " place ". L' " autogestion ouvrière " a enfin trouvé une parodie cruelle dans l'idée d'une " démocratie des actionnaires ", " c'est-à-dire d'un univers de salariés qui, rémunérés en actions, deviendraient collectivement, " propriétaires de leurs entreprises ", réalisant l'association parfaitement réussie du capital et du travail " [4]. On peut en effet imaginer, au moins au plan logique, une société capitaliste où la propriété des moyens de production est distribuée parmi tous les sujets, au lieu d'être concentrée en peu de mains. Le fondement de cette société est le rapport d'appropriation privé, non le nombre de propriétaire. La " démocratie des actionnaires " n'existera jamais, mais la seule possibilité démontre que le conflit entre le travail et le capital ne constitue pas le coeur de la société capitaliste.

Anselm Jappe, extraits de *Les Aventures de la marchandise*, Denoel, 2003, p. 166-172.

Notes :

[1] Les infrastructures ne peuvent pas complètement dépendre de l'offre et de la demande. Les coupures d'électricité massives en Californie en 2001, mais aussi au Brésil, ont donné une petite idée de ce qui peut arriver lorsqu'on essaie d'organiser les services infrastructurels sous forme privée.

[2] Il faut quand même observer que la logique de la valeur n'occupe pas tout l'espace de la vie, ne pourra jamais le faire. Aussi dans les individus les plus socialisés par la marchandise, il reste toujours une partie non formée par la marchandise, même si la marchandise cherche à ronger ces espaces avec la « colonisation » de la vie quotidienne et des structures psychiques. Cependant, les pensées et désirs non formés par la marchandise ne constituent pas un secteur non aliéné qu'on peut simplement mobiliser contre la logique de la marchandise ; en effet, ils se trouvent

souvent dans un rôle subordonné et dépendant par rapport à la logique dominante.

[3] Robert Kurz, Ende der Politik, p. 86.

[4] Pierre Bourdieu, Contre-feux 2, p.98.

Faire circuler ce document autour de soi